

# Alba Rosa

Pietro Pizzuti



**Pour la distribution en ligne et les informations sur l(es) auteur(s) :**  
**[www.bela.be](http://www.bela.be)**

Site d'auteurs, éditeurs et producteurs initié par la SACD / Scam, géré par la Maison des Auteurs asbl – rue du Prince Royal 87 – 1050 Ixelles – 02 /551 03 20.

Contact : [info@bela.be](mailto:info@bela.be) – [www.bela.be](http://www.bela.be)

*Le jour suivant, je décidai intérieurement que quand se lèverait le jour suivant, rien qui ne me ressemble plus n'apparaisse plus à la surface des nues.*  
Valère Novarina

J'ai commencé à écrire "Alba Rosa" sous le titre "L'aimant" en juillet 1989, après une visite à l'Abbaye de Senanque. Le 30 octobre 1994 "Alba Rosa" m'a été commandée par la Compagnie de la Lune qui en a proposé la mise en scène à Michael Delaunoy. La pièce a été créée le 16 février 1998 au Centre Culturel de Charleroi « l'Eden » dans la distribution suivante :

Laurence Vielle (Anne), Anne Beaupain (Laurence), Yannick Renier (Damien), Vincent Marganne (Martin), Patrick Simons (Grégoire), Marie Thys (Odile), Patricia Berti (Serena), Alain Eloy (La Joie-Titane), Stéphane Auberghen (La Femme qui va Mourir).

Je remercie profondément soeur Fabienne ainsi que Madeleine Galais et ceux qui m'ont aidé à apprendre la douleur de la mort en écrivant.

#### PERSONNAGES

Anne : 26 ans

Laurence : sa soeur, 27 ans

Damien : son frère, 24 ans

Martin : son amoureux, 28 ans

Grégoire : son ami, 26 ans

La Joie-Titane : son ange

La Femme qui va Mourir : sa mère

Odile : 23 ans

Serena : 30 ans

## SCENE 1

## ANNE-LA FEMME QUI VA MOURIR

*Anne est assise de dos. Elle est confuse comme après une grosse crise de larmes, elle renifle. Parfois elle dit des choses inaudibles comme si elle parlait toute seule ou dialoguait avec une voix intérieure. La Femme qui va Mourir est debout et la regarde.*

LFqvM : Ça veut dire quoi je veux t'aider à mourir ? (*Un temps*) On meurt chacun pour soi, tu ne crois pas ?

ANNE : (*après un silence*) Je voulais dire... que ce soit le plus tard possible et très doux.

LFqvM : Je ferai de mon mieux.

ANNE : On peut faire que ça n'arrive pas aussi ?

LFqvM : Et on s'agiterait comme ça ad vitam aeternam ?

ANNE : On pourrait faire autre chose que s'agiter.

LFqvM : Ah oui ?

ANNE : Je ne sais pas... si on essayait ?

LFqvM : L'éternité ? Hum... trop plat. Tout ce qui vit fait des remous. Le mouvement. Ça bouge et puis plus. C'est ce qui donne un sens à tout, tu es d'accord ?

ANNE : Tu veux que je fasse semblant...

LFqvM : Pourquoi tu dis ça ?

ANNE : Je n'arrive pas à m'y faire, je te demande pardon...

LFqvM : Je croyais que tu voulais m'aider.

ANNE : Caresse-moi...

LFqvM : Nanou...

ANNE : C'est difficile...

LFqvM : Saperlipopette alors !

ANNE : Arrête. Tu me fais rire...

LFqvM : J'y compte bien. Écoute ça, je l'ai recopié ici quelque part, (*elle sort un calepin de sa poche, elle cherche la page*) ça vient des "Nouvelles orientales".

ANNE : Yourcenar ?

LFqvM : Voilà, écoute si ce n'est pas beau...

ANNE : Lis-le moi à l'oreille...

LFqvM : Je te le lis, c'est tout. Et tu arrêtes de faire le bébé. (*Elle lit*) "Je vais mourir,... Je ne me plains pas d'un sort que je partage avec les fleurs, avec les insectes, avec les astres. Dans un univers où tout passe comme un songe, on s'en voudrait de durer toujours. Je ne me plains pas que les choses, les êtres, les cœurs soient périssables, puisqu'une part de leur beauté est faite de ce malheur."

ANNE : Maman, est-ce qu'on a mal quand on meurt ?

*La Femme qui va Mourir a disparu. Anne prend le calepin et le mange.*

*Noir.*

## SCENE 2

LAURENCE-GREGOIRE-DAMIEN-ANNE-ODILE-SERENA-LA FEMME QUI VA MOURIR - puis MARTIN

*Dîner d'anniversaire. Dans le noir, les bougies du gâteau d'anniversaire. Grégoire, Laurence et Damien chantent ensemble, très mal.*

GREGOIRE : (*chanté*) Happy day Anne for you...joyeuse Anne y versait...joyeuse Anne a versé...joyeuse Anne a versé...

LAURENCE : (*elle porte le gâteau et chante*) Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, joyeux anniversaire Anne, joyeux anniversaire !

DAMIEN : (*chanté*) Joyeux anniversaire Anne, joyeuse l'année entière, joyeuse sur toute la terre, joyeuse Anne que j'aime !

ANNE : (*elle rougit et se met à rire*) Oh... belle joie ! Voyez-vous ! C'est pour moi ? Eh c'est beau ça !

GREGOIRE : (*en chantant*) Attends d'y avoir goûté. Tu seras toute étonnée. Parce que c'est moi qui l'ai fait ! Youp là boum, tac zuen zuen !

DAMIEN : Et ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux de la journée. (*Chanté*) Joyeuse Anne va goûter...

ANNE : C'est pas grave si c'est raté. Il a l'air bon, c'est le principal. (*Elle souffle les bougies. Noir. Flash photo*)

TOUS : (*ils applaudissent et embrassent Anne*) Bravo ! Je t'adore !...Anne, ma sœur Anne!... dans mes bras ! L'as-tu vu venir...

*Lumière. Anne, Laurence, Grégoire et Damien sont autour d'une table sur laquelle traînent les restes du repas. Odile et Serena se tiennent debout dans la pièce, elles ne sont visibles que pour Anne, à certains moments. La Femme qui va Mourir est assise sur la table, invisible pour tous.*

DAMIEN : (*il mitraille au flash*) C'est tout vu, j'en prends un p'tit bout, j'ai plus faim des masses.

GREGOIRE : (*toujours en chantant*) Trifouilli, trifouilla, Figarelli Figarella, Figarello mio...

LAURENCE : Si tu coupais, Grégoire ? Dam, les p'tites fourchettes, tu veux ?

DAMIEN : Stop ! Fin du film. (*Il sort en courant*)

LAURENCE : J'ai rien dit. (*Elle sort pour aller chercher les petites fourchettes*)

ANNE : (*à Grégoire*) T'as mis quoi d'dans ? Trop tard, je goûte. (*Avec un doigt*) Hum... C'est drôlement bon...

GREGOIRE : Je sais. Recette grand-mère personnalisée. Pom-pom cake, j'ai intitulé.

ANNE : Ah bon !? Y a des pommes !?

GREGOIRE: Pom-pom cake darling, de pom-pom girls! Don't be sottte, princess. Vasy : "Con cannella e con le mele...

ANNE : ... fai la torta di nonna Adele". À quelle heure, ton ami ?

GREGOIRE : Et demi. Je lui ai dit de ne pas suivre la déviation mais de passer par la route du vieux pont, à cause des travaux. Il a dû tomber dedans. Ça fait tard là, je suis désolé.

ANNE : Pourquoi ?

GREGOIRE : Pour la fête, il l'a ratée.

ANNE : C'est pas dit.

LAURENCE : (*revenant avec les petites fourchettes*) Martin c'est ça ? Il vient d'appeler, il est à Roncourt. Je lui ai expliqué, il arrive.

GREGOIRE : Ben, t'aurais pu...

LAURENCE : Cabine, plus de pièces.

GREGOIRE : Merci Laurence.

LAURENCE : Pas de quoi.

GREGOIRE : (*à Anne*) Elle est pas détendue Laurence, tu trouves pas ?

LAURENCE : Si tu ne coupes pas, je le fait.

GREGOIRE : Oui, Madame. Je coupe!

LAURENCE : C'est drôle. Il a une voix, on dirait que ce n'est pas la sienne.

GREGOIRE : Qui ça ? Martin ?

ANNE : Ah oui ?! Ça donne quoi ?

LAURENCE : Une voix faussement mûre, comme s'il s'efforçait d'oublier son enfance.

GREGOIRE : Tout ça ?

ANNE : (*à Grégoire*) Il a été enfant battu, ton copain ?

GREGOIRE : Puisqu'elle le dit.

LAURENCE : Je n'ai pas dit battu. J'ai dit qui s'efforçait d'oublier. Il ne l'a peut-être jamais été.

GREGOIRE : Quoi ?

LAURENCE : Gamin.

GREGOIRE : Dans ce cas faudrait que tu me dises qui était celui fourré dans mon lit pour jouer "docteur" les nuits en classe de neige.

*Anne rit doucement.*

LAURENCE : C'est peut-être ça qu'il essaye d'oublier.

GREGOIRE : Tu veux vraiment que je coupe le gâteau. Si j'étais toi je lui parlerai, il se coupera tout seul.

ANNE : Je préférerais au couteau, moi. C'est plus joli au couteau.

LAURENCE : Tu le coupes en combien ?

GREGOIRE : En deux, pourquoi ? Une pour moi, l'autre pour vous, sans blague. En vingt-deux ça ira ?

ANNE : (*à Laurence*) Bon, si tu t'asseyais (*geste*). Alors qu'est-ce qu'il y a, hein ? C'est une très belle fête. Tu as fait tout ce qu'il fallait. Dis-moi que tu as prévu de sourire aussi ?

*Laurence a un sourire forcé.*

GREGOIRE : Mince alors, Dam a raté la photo de la soirée.

ANNE : Uuh ! Qu'il est vilain celui-là. Je veux le bon. Je peux attendre. J'attendrai. *(Elle fredonne « J'attendrai le jour et la nuit, j'attendrai toujours... » Elle se lève et tourne sur elle-même, en ouvrant grand les bras)*

LAURENCE : *(respire profondément)* Dis-moi un peu pourquoi c'est si facile pour toi ?

ANNE : Je sais pas, petite sœur. Pourquoi ce serait difficile ?

LAURENCE : Je te trouve belle avec tes grandes ailes déployées. Vraiment... et tu voudrais me faire croire qu'elles ont poussé sur tes épaules pendant que tu dormais ?

ANNE : Les tiennes pas ?

LAURENCE : Tu ne les avais pas encore mises ce matin quand papa a appelé ?

ANNE : Non, j'avais encore mes petites cornes de la nuit.

LAURENCE : Tu aurais pu décrocher, il aurait été heureux de souhaiter bon anniversaire à son ange, même cornu.

ANNE : Un petit peu trop tôt. N'étais pas présentable.

LAURENCE : C'est loin Tokyo, tu sais ?

ANNE : Quinze mille cinq cent kilomètres. Tu aurais voulu que je lui dise ?

LAURENCE : Il va bien. T'embrasse. T'envoie mille ans de...

ANNE : Hou !... c'est beaucoup pour moi toute seule.

LAURENCE : ...de fruits frais. On pourrait partager, c'est une caisse de Na...

ANNE : Nashi. Je sais, il me l'a dit quand je l'ai eu.

LAURENCE : Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu l'avais rappelé ?

ANNE : Tu ne me l'as pas demandé.

LAURENCE : Tu aurais pu...

ANNE : Pas la peine, tu n'avais pas prévu que je puisse le faire.

LAURENCE : Et je rumine ton silence de gamine toute la journée.

ANNE : Prévu.

LAURENCE : Je passe mon temps à...

ANNE : A faire ce que tu as prévu de faire vertuchou ! Et pas un chouia d'imprévu s'il vous plaît, dans tout ça qu'on a prévu sans. Ça cadrerait pas sinon. Lourdes les ailes aux épaules quand on apprend qu'Anne est capable de rappeler Tokyo. Tu sais ce que je voudrais pour mon anniversaire, petite sœur ? Une grande sœur qui me ferait confiance, qui aurait peur, qui rit et qui pleure, qui me demande ce qui lui manque et qui me donne ce que je n'ai pas. Mais tu disais que c'était râpé.

LAURENCE : Non, juste difficile.

ANNE : C'est difficile pour tous, y a pas que pour toi. Y en a marre de ta propension maladive au sacrifice ! Les lions et la sainte, c'est ça ? Je vais te l'écrire, tiens : *(elle sort son calepin et écrit)* Laurence, ma grande petite sœur Laurence, à compter de ce jour ne compte plus sur moi pour participer à ta fiesta sacrificielle, je ne serai pas ta lionne croqueuse de martyrs, je t'attendrai patiemment hors de l'arène. Point. Et voilà. Signé et daté. *(Elle arrache le bout de papier et le lui tend.)*



GREGOIRE : *(il a coupé le gâteau très méticuleusement en vingt-deux parts égales, il s'adresse à Laurence)* Madame désire que je photocopie ? Je me permets de le suggérer à Madame. Le document est manuscrit, daté et autographié. L'exemplaire est unique, l'égarer serait folichon, si Madame me passe l'expression.

LAURENCE : *(elle joue le jeu)* Faites, Gontran.

GREGOIRE : Bien, Madame. Merci, Madame. *(Il exécute en mimant la photocopieuse).*

ANNE : Et si tu trouves que c'est difficile, Gontran et moi, nous pouvons t'aider pour le casting. Nous avons un excellent fichier de lions, plus croqueurs de martyrs les uns que les autres. Personne ici ne connaît la formule magique quand c'est difficile. Alors Gontran et moi nous disons : "Saperlipopette, c'est difficile !" Ça aide. Et plus ça aide, plus nous le crions, n'est-ce pas Gontran, nous le crions !

GREGOIRE : Bien sûr, Mademoiselle, nous le crions.

GREGOIRE ET ANNE : *(ils crient)* Saperlipopette, c'est difficile ! Saperlipopette, c'est difficile ! Saperlipopette, c'est difficile ! *(Grégoire continue à scander le même cri en proie à une excitation aussi violente qu'enfantine.)*

ANNE : *(elle se lève et cherche le chat)* Alors nous cherchons et comme nous ne trouvons pas le lion requis, nous continuons à chercher et nous crions de plus belle : Saperlipopette c'est difficile! Oreste viens ici! Saperlipopette, c'est difficile! On va le trouver, on le trouve! On l'a trouvé! Oreste! Viens ici! Le chat!! Sois gentil, c'est pour jouer un lion! *(elle le trouve sous un meuble, elle se met à quatre pattes pour l'attraper, veut se relever mais reste paralysée par une forte douleur dans le dos)* Saperlipop...

DAMIEN : *(revenant et les voyant tous les deux à quatre pattes)* Vous vous êtes pétés à quoi, là ? *(il mitraille au flash)* Vous n'avez pas entendu sonner ? Oh! *(au milieu des cris, ils ne l'entendent pas, ils n'entendent pas non plus Martin qui entre.)*

MARTIN : *(entrant, timidement)* Pardon, c'est...

DAMIEN : Un atelier protégé. *(Il crie)* Martin est là !

*Les cris cessent.*

GREGOIRE : Saperlipo... Oh ! Titounet ! J'ai cru que tu n'arriverais jamais. *(Il court l'embrasser)* Viens que je t'introduise.

MARTIN : Ça n'a pas été facile de... je veux dire c'est difficile quand on n'a pas...

DAMIEN : Un plan du secteur ? *(lui mettant dans les mains une carte pliée)* Voilà pour la prochaine fois, suffit de demander. Tu as perdu le tien, Greg ?

GREGOIRE : *(à Damien)* C'est bon, c'est fait, ta gueule. *(À Martin)* Tu dis "difficile", Titounet ? Alors tu dois dire "Saperlipopette, c'est difficile" et tu cherches. Tu dis ça et tu trouves, tu as trouvé, tu vois ? *(voyant que Martin ne comprend rien)* Comprends pas, c'est pas grave, comprendras. Viens. Laurence, voici Martin.

LAURENCE : Bonsoir!

*Cette scène des présentations s'interpénètre avec les interventions de Serena et d'Odile. Personne ne les voit, ni les entend, à l'exception d'Anne, à qui elles s'adressent.*

SERENA : Tu as mal au dos parce que tu portes des poids qui ne sont pas les tiens.

ANNE : *(elle répond tout naturellement)* Ah, bon lesquels ?

SERENA : Les ailes de ta sœur, par exemple.

LAURENCE : J'ai fait de mon mieux au téléphone tout à l'heure.

MARTIN : Ah, c'était vous ? Merci, oui, bonsoir. Je ne savais plus...

GREGOIRE : Damien, c'est Damien, tu l'as vu.

MARTIN : (*à Damien*) Merci pour le plan. Vous étiez...

GREGOIRE : La fête, Titounet. La fête.

LAURENCE : Nous venons juste de couper le gâteau.

MARTIN : Ah, bon ? Mais, c'est que je...

DAMIEN : Ma sœur parle par métaphore. Elle veut dire que ça fait une heure qu'on se demande s'il faut t'attendre ou continuer sans toi. Maintenant que tu es là on n'a plus le choix.

MARTIN : Vraiment, je suis désolé de... mais je ne pensais pas...

ODILE : (*s'approchant d'Anne*) C'est comme ça que tu l'as vu pour la première fois ?

MARTIN : Mais bon...

ODILE : (*s'approchant de Martin*) Tu l'as bien décrit.

GREGOIRE : Coupé ! C'est bon. Elle est bonne on ne la refait pas, je fais juste un insert. Au cadre, vous me prenez de là à là. On la tourne tout de suite. Attention, on y va et c'est à moi. (*Comme devant une caméra invisible*) Chers tous c'est le moment, c'est l'instant. Donc, je précise que j'ai dit à Titounet de me rejoindre ici pour bosser, sans rien préciser, voilà. Ceci explique son œil de morue depuis qu'il est entré. S'attendant à me trouver à pied d'œuvre pour une séance de travail, on comprend sa surprise. Mais voilà, il avait besoin de se changer les idées, mon Titounet et le connaissant, c'était le seul moyen de le sortir pour une bonne cure de détartrage du cortex. Cut!

LAURENCE : Vous avez pris une bien bonne initiative, Gontran. Je vous en félicite.

GREGOIRE : Madame est trop bonne. Je remercie, Madame.

SERENA : Tu as peur de te relever.

DAMIEN : Dépressif ?

MARTIN : Pardon ?

SERENA : Peur de voir que rien n'a changé.

DAMIEN : Misanthrope chronique!

MARTIN : Je ne sais pas.

ODILE : (*à Serena*) Elle se relèvera, le regardera dans les yeux et plus rien ne sera comme avant.

MARTIN : Je suis dans la BD, les rythmes sont un peu sauvages.

GREGOIRE : Et bien ce soir Titounet va faire connaissance et va papoter... de son dernier album par exemple qui est monstrueusement génial, n'est-ce pas Titounet ? On agrémentera la délicieuse oisiveté du moment qui passe par une promenade nocturne au bord du lac et, si Madame le permet, je mettrai à l'eau la petite barque.

ODILE : (*à Anne*) Tu fais de la barque sur un lac ?

MARTIN : *(croyant que la question lui est adressée par Damien, il lui répond)* Moi... de la barque ? Jamais essayé. Un lac ? Où ça ?

DAMIEN : En sortant prendre le chemin à droite et c'est au bout. Faire gaffe la nuit, ça descend raide par endroits. Le lac c'est un étang couleur caca d'oie à cause de la vase et... des oies.

MARTIN : Ah, bon...

LAURENCE : Grégoire nous a parlé d'une très longue amitié.

MARTIN : Du collège, ça date du collège.

GREGOIRE : Saint Juste-aux-Olivettes. Pensionnat. Rien que du beau monde.

DAMIEN : *(à Martin)* Les années "médecins sans frontière", quoi.

MARTIN : Pardon ?

DAMIEN : Non, c'est... *(Un geste qui veut dire "c'est entre Grégoire et moi")*

ODILE : Vous allez descendre à l'étang ?

*Martin éternue.*

ANNE : En fait j'ai juste très mal et ce serait bien si quelqu'un...

SERENA : Pourquoi tu n'appelles pas ?

ANNE : J'ai mal.

GREGOIRE : *(à Damien)* C'est à quelle heure ton rendez-vous ?

*Martin éternue à nouveau.*

SERENA : *(à Anne)* Il y a cette paix surtout. C'est la première fois.

LAURENCE : *(à Martin)* Je peux vous retirer l'un ou l'autre vêtement superflu? *(Elle se dirige vers Martin qui retire sa veste et la lui prend)*

ANNE : Et la suite ?

ODILE : Tu nous as dit que ça s'était passé au bord de l'étang.

MARTIN : Je vous remercie, je veux bien...

ANNE : Je veux bien, mais j'y vais comment jusque là ? Si quelqu'un pouvait m'aider, j'aimerais...

MARTIN : ...mais dites-moi où et je... *(Il éternue)* Vous avez un chat ?

ANNE : Un... ? Oui, pourquoi ? *(puis réalisant)* Oreste!!!

*Tout à coup les rires cessent et comme s'ils s'étaient passé le mot, Grégoire, Laurence et Damien regardent dans la direction d'Anne, dont on entend distinctement la fin de la phrase mêlée de petits rires et de légers gémissements.*

ANNE : ... terminer la soirée debout, si ça ne dérange personne.

LAURENCE : Mais enfin, Anne qu'est-ce que tu fous là ?

GREGOIRE : Ben, ça alors ?

DAMIEN : Elle était là ?

ODILE : C'est pas trop tôt, tiens.

GREGOIRE : *(à Martin)* Nous avons failli oublier la fêtee.

*Anne ne bouge pas. Laurence, Grégoire et Damien se précipitent. Martin reste en retrait.*

LAURENCE : Qu'est-ce qui t'arrive ?

DAMIEN : *(se penchant)* T'as mal où ça ? Ne bouge pas.

LAURENCE : Tu n'as pas l'air bien. Je vais te chercher un verre d'eau.  
SERENA : (*à Anne*) Essaie de leur expliquer, ils ne comprendront pas.  
GREGOIRE : Attends... tu permets... si je touche là, ça fait quoi ? Et là ?  
DAMIEN : Un coussin, peut-être.  
ANNE : Expliquer quoi ?  
LAURENCE : (*à Anne*) Tu dis ?  
SERENA : Ce qui t'arrive.  
ANNE : Tu le sais toi ?  
ODILE : C'est depuis qu'il est entré.  
DAMIEN : Elle a dit quelque chose, Anne ? Tu veux dire quelque chose ?  
SERENA : Le présage de cette même douleur. Bien après...  
LAURENCE : Anne ?  
ODILE : Au matin de l'aube rose.  
SERENA : (*à Anne*) L'instant où il entre dans ta vie que tu rêves de quitter par la fenêtre.  
ANNE : C'est vrai que ce n'est pas facile à expliquer...  
DAMIEN : Elle parle, mais je ne la comprends pas.  
ODILE : Si on appelait ?  
MARTIN : (*même jeu, il répond à Damien*) Un médecin ?  
*La Femme qui va Mourir dit quelque chose à l'oreille de Martin.*  
ANNE : Non merci, juste m'aider à me relever.  
*Martin va relever Anne.*  
ANNE : (*dans les bras de Martin, inexplicablement radieuse tout à coup*) Ça va passer. C'est passé. Bonjour jeune Monsieur. Et merci pour ta musique, c'est très beau. *Il y a un léger flottement. Tous se regardent.*  
GREGOIRE : Sa musique ?  
LAURENCE : Quelle musique ?  
GREGOIRE : Tu as entendu de la musique, Anne ?  
DAMIEN : Si tu t'asseyais ?  
SERENA : Tu nous as dit qu'il jouait de la viole. Ils ne savent pas, il n'en a encore rien dit.  
ANNE : Comment je fais, alors ?  
GREGOIRE : Pour t'asseoir ? Et bien tu t'arrêtes devant le repose-fesses de ton choix, tu les lui présentes, tu plies les genoux et tu laisses ton popotin s'affaisser lentement vers l'arrière en cambrant légèrement le bas du dos.  
ODILE : Tu nous as dit que tu avais trouvé.  
LAURENCE : Tu es sûre que tout va bien ?  
ANNE : Et toi ? Tu n'entends pas ?  
LAURENCE : Entendre quoi ?  
ANNE : La musique. Là, dans la poche de sa veste. (*Elle indique la veste de Martin que Laurence tient en main*)

MARTIN : Pardon... (*Il se dirige vers Laurence, fouille une poche de sa veste et en extrait un petit enregistreur.*) Il s'était mis en marche.

LAURENCE : Ah ben oui, tiens. C'est drôle.

GREGOIRE : M'enfin, Titounet, ce n'est pas bien de nous faire peur comme ça! C'est beau, c'est quoi ?

MARTIN : Ditrich Stöeffken. Suites pour viole seule.

LAURENCE : Damien, tu me donnes un coup de main pour la vaisselle ?

DAMIEN : Désolé, rendez-vous avec Pascale.

*Il sort.*

LAURENCE : J'ai rien dit.

ANNE : Tu te promènes souvent avec de la musique en poche ?

MARTIN : Ou en tête, ça dépend.

LAURENCE : Gontran, je n'ai plus que vous.

*Laurence et Grégoire débarrassent.*

ANNE : Toujours aussi belle ?

MARTIN : J'essaie.

ANNE : Et celle que tu joues ?

MARTIN : Toujours moins belle que celle que j'écoute.

ANNE : Ça dépend.

MARTIN : De ?

ANNE : Qui t'écoute.

MARTIN : Moi.

ANNE : Tout seul ?

MARTIN : Viole seule, c'est marqué.

ANNE : Dommage.

MARTIN : Qui t'a dit que je jouais ?

ANNE : J'ai compris aux mains.

MARTIN : Qu'est-ce qu'elles ont ?

ANNE : Dissymétriques. C'est typique de l'instrumentiste à cordes.

*Laurence sort.*

MARTIN : Ou de l'éboueur.

LAURENCE : (*de la cuisine*) Gontran ! La vaisselle !

*Grégoire sort. Martin et Anne restent seuls.*

ANNE : Stöeff... comment, tu as dit ?

MARTIN : ...ken. Ditrich Stoëffken.

ANNE : Pourquoi lui ?

MARTIN : Ses silences. Il a mis toute une vie pour chercher le silence au milieu de ses notes. C'est comme si pour chacune de ses suites il avait écrit deux partitions dont une faite de silences. J'essaie d'entendre la partition silencieuse.

*Un temps*

ANNE : Tu dessines tes histoires aussi ?

MARTIN : Ou celles des autres.

ANNE : Plus souvent que tu ne joues ?

MARTIN : J'en vis.

ANNE : La dernière ?

MARTIN : Elle est de moi.

SERENA : (*à Martin*) "L'aimant" c'est un beau titre.

MARTIN : (*même jeu que plus haut, répondant à Anne*) Comment tu sais ?

ANNE : Quoi ? « L'aimant » ? Je ne sais pas, Grégoire en a parlé tout à l'heure, non ?

MARTIN : Il n'a pas dit le titre.

ODILE : (*à Anne*) Pas de panique.

ANNE : (*à Martin*) C'est beau quand même.

ODILE : Pense que ça arrive à tout le monde. L'impression de l'avoir déjà vécu.

ANNE : (*à Martin*) Ça raconte quoi ?

ODILE : On se retrouve à l'étang ?

*Odile et Serena disparaissent.*

MARTIN : Un prophète qui sauve une petite fille de la noyade. L'eau du fleuve qu'elle a bu a des pouvoirs secrets qui attirent à elle tous les puissants de la terre.

ANNE : Et que fait-elle ?

MARTIN : Les puissants lui demandent conseil et elle leur répond.

ANNE : C'est elle l'aimant ?

MARTIN : Il faut lire. Le prophète attire au fleuve des centaines d'enfants qu'il sauve des eaux comme la petite fille et à qui il confie les mêmes pouvoirs. Dans le dernier chapitre tous les enfants amènent les puissants de la terre au bord du fleuve et le prophète apparaît.

ANNE : Je voudrais marcher avec toi au bord de l'étang, tu veux ?

MARTIN : Oui. C'est bizarre, j'ai l'impression que ce n'est pas la première fois que je vis ça.

*Noir*

### SCENE 3

ANNE - LA FEMME QUI VA MOURIR

ANNE : Maman ?

LFqvM : Oui, Nanou.

ANNE : C'est un rêve étrange... je suis la petite fille du fleuve, dans l'histoire de Martin... tout le monde veut savoir comment je m'appelle. Une foule immense me prie de dire mon nom. Je vois des visages connus, d'autres inconnus, des mains qui s'agrippent aux berges du fleuve. Je n'ai qu'à dire mon nom pour les sauver de la noyade. Je m'efforce de le crier mais rien ne sort. Je me mets à pleurer. Alors je les supplie de crier mon nom, à ma place. Bientôt tous se mettent à crier des noms à qui

mieux mieux mais pas un n'est le mien. Puis je vois surgir parmi les visages déformés de peur celui de Martin. Il est serein. De sa bouche, prononcé sans un cri, j'entends "Anne" dans un nom plus long : quelque chose comme "Tilianne" ou "Titianne"... et tout à coup les berges du fleuve grandissent, les eaux rejettent les noyés sur la terre ferme et tous les visages s'inondent de lumière. Je regarde Martin, je le vois rire pour la première fois. Le temps s'arrête. Il est beau... j'éprouve une joie sans nom... comme une musique...

*Noir*

#### SCENE 4

ANNE - MARTIN - LA JOIE-TITANE

*La nuit. Anne et Martin ont improvisé une couche avec les coussins du canapé. Ils dorment. Un jeune homme nu, de dos, assis sur une chaise, joue du violoncelle.*

ANNE : *(se réveillant, incrédule en direction du jeune homme)* Martin ?

L.J.T : Chut! Il dort...

*C'est le corps qui dormait à côté d'Anne qui vient de parler. Anne sursaute à peine. Il se lève. C'est un corps sans âge, sa voix est d'une douceur inouïe, ses gestes sont lents et harmonieux. Il parle avec un calme indicible.*

L.J.T. : Tu rêvais. Dans ton rêve tu pleurais de joie. D'une joie qui n'a pas de nom. Si tu me rêves si fort, nous nous verrons souvent.

ANNE : Qui es-tu ?

L.J.T. : Ce rêve que tu fais et que Martin joue. Un rêve de joie qui vient d'avant toi et se poursuit au-delà.

ANNE : Un rêve ?

L.J.T. : Tu te souviendras. Petite fille tu riais de me dessiner sur le carreau mouillé de ta chambre.

ANNE : C'était toi ?

L.J.T. : Plus tard, tu m'as décrit entre les lignes d'un poème pour Clément qui t'avait tenu la main sous le banc, toute une heure...

ANNE : Il ne l'a jamais reçu.

L.J.T. : Tu démêleras le fil de tes souvenirs. Ce sont les petits cailloux de lumière qui te conduisent à mon nom. Aujourd'hui je commence à t'emmener. C'est pour cela que tu me vois.

ANNE : Tu étais là avant ?

L.J.T. : Je te suis donnée.

ANNE : À moi... ?

L.J.T. : Tu me reçois.

ANNE : Ah...

L.J.T. : Cette nuit de ton écriture menue, dans ton petit cahier, tu as écrit : nous sommes descendus à l'étang.

ANNE : Oui.

L.J.T. : Au participe présent.

ANNE : Non, à l'étang pour faire de la barque. *(Elle ouvre son calepin)* Ah oui, c'est écrit étant avec t. Je me suis trompée.

L.J.T. : Non. Tu as écrit le mouvement de la vie où vous êtes descendus.

ANNE : Qu'est-ce que c'est ?

L.J.T. : Un autre temps qui t'a choisie. Il te traverse. Tout ce qui l'a précédé l'appelait en ton rêve et quand tu sauras mon nom, nous l'aurons traversé. *(Indiquant Martin)* Il ne sait rien d'où il t'a conduite. Il me nommera. C'est par lui que tu te sépares. Par cette joie qu'il nommera et qui te dépasse. Il ne sait rien de ce qui te dépasse, ni qu'il te mènera à la séparation. En le perdant tu le trouveras.

ANNE : Je le perdrai ?

L.J.T. : Il est ton chemin vers toi.

ANNE : C'est pour ça que dans mon rêve je pleurais ?

L.J.T. : Là où vous marchez, vous ne parcourrez rien à deux que chacun ne parcoure pour soi. Tout ce que vous traverserez ensemble n'aurait pu l'être par un seul. Vous serez l'un et l'autre mais chacun aura sa source. Celle où vous puiserez à deux se tarira. *(Il disparaît)*

ANNE : *(elle s'adresse au jeune homme qui joue)* Martin! C'est quoi que tu joues ?

MARTIN : *(se réveillant à côté d'Anne, avec une voix noyée de sommeil)* Sainte Colombe. Ca s'appelle "Les Pleurs", pourquoi ?

Noir

## SCENE 5

ANNE-GREGOIRE-puis LAURENCE-LA FEMME QUI VA MOURIR

*Anne dort. Grégoire est à côté d'elle. Il soliloque tout bas sans la réveiller. Il mime le dialogue qu'il pourrait avoir avec elle. Nous entendons ses mots, par bribes. Il est drôle.*

GREGOIRE : ... pas pour moi... Jaloux ? Pas jaloux, moi... et de qui ?... envie d'aimer, ça donne... tout ça... envie... d'être aimé surtout. Un ami... pas avec un ami... autre chose... pas pareil... c'est tout. Jaloux... je n'en reviens pas... comment tu peux... tu l'aimeras autant... comme amant... que moi comme ami... Voilà, ça... tu aurais pu dire... au lieu... de jaloux, si tu m'aimais...

*Anne ouvre un œil. Grégoire change d'attitude illico.*

GREGOIRE : Il n'est pas tard mais il est parti à l'aube. Bonjour. Bien baisé ?

ANNE : *(sortant doucement du sommeil)* Toi pas, on dirait.

GREGOIRE : Ça dépend de comment on l'entend.

ANNE : On a fait du bruit ?



GREGOIRE : C'est pas vraiment ce que je voulais dire. Y a du coltard sur la ligne. Si tu te réveillais d'abord ?

ANNE : C'est ce que je fais.

GREGOIRE : C'est long.

ANNE : Y a l' feu au lac ?

GREGOIRE : Ça ne va pas tarder.

ANNE : Raison de plus pour ne pas se presser.

GREGOIRE : (*en proie à un petit rire qui grandit*) C'est vrai qu'il n'y a pas de quoi se presser... tu t'es vue... je te trouve... à mourir de rire...

ANNE : Qu'est-ce qui t'arrive ?

GREGOIRE : T'as l'air d'un éléphant de mer qui se réveille dans les canalisations du cuirassé Potemkine.

ANNE : (*elle sourit*) Tu as vu partir le capitaine ?

GREGOIRE : Je lui ai fait du café, aussi.

ANNE : (*très tendre*) Tu aurais voulu lui faire autre chose ?

GREGOIRE : (*perdant son humour instantanément*) Oh tu sais, les marins... ça va et ça vient.

ANNE : (*après un temps*) Grégoire, si ce que j'ai fait est mal, je te demande pardon.  
*Un silence.*

ANNE : Si mal que ça ?

GREGOIRE : (*maladroit*) Attends, de quoi tu parles ? Mal ? Pourquoi ce serait mal ? En une nuit tu as fait de mon Titounet un marin d'eau douce. Je ne vois pas de quoi tu devrais t'excuser.

ANNE : De l'avoir fait à ta place.

GREGOIRE : Ça ne t'a pas empêché de le faire.

ANNE : Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

GREGOIRE : Vous avez lâché les amarres un peu vite.

ANNE : ...

GREGOIRE : T'inquiète pas va, je ne pouvais souhaiter plus beau clair de lune à un ami.

ANNE : Tu ne m'en veux pas ?

GREGOIRE : Pas à toi.

ANNE : À Martin ?

GREGOIRE : Titounet amoureux c'est quelque chose, tu sais ? Tu aurais dû le voir ce matin.

ANNE : (*rougissant*) Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

GREGOIRE : Rien, justement. Pas un mot. On aurait dit Lancelot sortant des bras de Guenièvre. Il tenait son bol de café comme s'il buvait à la coupe du Saint-Graal.

ANNE : Et tu lui en veux ?

GREGOIRE : Pas du tout.

ANNE : À qui, alors ?

GREGOIRE : À l'amour... j'en ai marre !

*Il a eu un geste violent et semble très perdu. Anne le prend dans ses bras.*

GREGOIRE : C'est vrai non ? C'est quoi ce poupon en string, boudiné de bourrelets, qui se prend pour la fée clochette! Y en a marre d'entendre siffler ses flèches! C'est toujours pour les autres! Ras le bol qu'il vise à côté! Il est borgne ou quoi, le dindonneau ? Il fait exprès de me loucher, c'est pas possible autrement!

*Anne fredonne "Un jour ton prince viendra". Grégoire retrouve son sourire petit à petit.*

ANNE : *(elle rit doucement)* Moi je t'aimerais rien que parce que tu me fais rire.

GREGOIRE : Ah bon ? Et qu'est-ce que tu attends ?

*Ils rougissent.*

ANNE : Si je te dis d'y penser très fort, à ton prince charmant, tu le vois comment ?

GREGOIRE : Flou.

ANNE : Arrête...

GREGOIRE : À question idiote, réponse comment, tu crois ?

ANNE : Ça fait quoi quand tu tombes amoureux ?

GREGOIRE : Mal.

ANNE : Où ?

GREGOIRE : *(ses yeux se noient)* J'ai peur qu'on ne m'aime pas comme je suis.

ANNE : Si tu savais comme tu es beau...

*Ils se serrent très fort dans les bras l'un de l'autre.*

ANNE : Ne change pas. Y a le temps. Il fait comme le vent avec le feu, le temps. C'est si doux... de laisser notre feu au vent du temps.

LAURENCE : *(elle apparaît en peignoir, un bol de café chaud dans une main et un croissant dans l'autre)* Vous avez dormi là ?

ANNE : Bonjour. *(Elle se rhabille)*

LAURENCE : Bonjour. Vous venez de vous réveiller ?

ANNE : Moi, oui.

GREGOIRE : Bien dormi ?

LAURENCE : Oui, merci. C'est sympa les croissants, c'est qui ?

GREGOIRE : C'est le boulanger. Ils étaient meilleurs chez lui, à l'aube. J'ai pas résisté.

LAURENCE : Je croyais que tu venais de te lever ?

GREGOIRE : Je ne l'ai pas dit, pourtant.

LAURENCE : Insomnies ?

GREGOIRE : Non, l'appel du grand large.

LAURENCE : Pardon ?

GREGOIRE : J'ai guidé un marin qui devait sortir du port, je vais t'expliquer.

LAURENCE : Peut-être pas tout de suite, je fais surface. Qui a dormi là ? *(Elle mord dans son croissant, sans vraiment attendre de réponse)* C'est vrai qu'ils sont bons. Tu es debout depuis longtemps ?

GREGOIRE : J'ai dit. L'aube.

LAURENCE : Vous avez vu les couleurs du ciel, alors ? Il devait être six heures. Impressionnant, j'avais jamais vu comme ça. D'un rose !

GREGOIRE : Non, j'ai pas fait attention en descendant.

LAURENCE : En descendant ? J'ai compris que tu avais dormi ici.

GREGOIRE : Ça fait deux fois que tu comprends ce que tu veux. Prend le temps, y a rien qui presse.

LAURENCE : Merci.

ANNE : C'est Martin et moi qui avons dormi ici. Tu veux encore un croissant ? (*elle sort*)

LAURENCE : (*à Grégoire*) Tu as compris quoi, toi ?

GREGOIRE : Qu'elle avait dormi ici avec Titounet.

LAURENCE : Moi aussi. Et toi tu as dormi où, alors ?

GREGOIRE : Laurence ?

LAURENCE : (*comme si elle pensait à tout autre chose*) Oui ?

GREGOIRE : Anne est très heureuse.

LAURENCE : (*même jeu*) Pourquoi elle serait malheureuse ?

GREGOIRE : Elle ne te le dira pas, mais elle est amoureuse. Et toi tu as été une maîtresse de maison accomplie.

LAURENCE : Je ne comprends pas. Qui dort dans la chambre de Martin ?

GREGOIRE : Dans la chambre de Martin ? (*il monte*)

LAURENCE : (*avec un léger retard*) Amoureuse... Anne ?

*Anne revient avec un plateau : café et croissants.*

ANNE : Et Grégoire ?

LAURENCE : Il est monté réveiller Martin.

ANNE : Martin ? Mais il est parti à l'aube.

LAURENCE : Je veux bien, alors qui c'est qui dort dans sa chambre ?

ANNE : Je ne sais pas, Grégoire ne t'a rien dit ?

LAURENCE : Si, que tu étais amoureuse.

ANNE : (*surprise*) Euh..., oui. Aussi.

LAURENCE : C'est une bonne chose.

ANNE : (*en riant*) N'est-ce pas ? Et il n'y a pas que ça qui me rende heureuse.

LAURENCE : Ah bon ?

ANNE : Merci pour ton coup de pouce hier soir... tu as délicatement viré tout le monde...

LAURENCE : (*en grommelant dans son bol*) "Ton coup de pouce", toi tout de suite... et puis d'abord je n'ai viré personne. Il s'en est même rajouté pendant la nuit....

ANNE : Il y a eu un bon roulement.

LAURENCE : Viré, viré, non mais vous vous êtes vus vous regarder ? J'ai cru que vous alliez plonger l'un dans l'autre dans un coït bestial...

*Elles sourient toutes les deux.*

ANNE : Damien en rentrant aura préféré la chambre d'amis à la sienne, et la trouvant vide...

LAURENCE : Raté.

ANNE : Pourquoi ?

LAURENCE : Parce que Damien est en train de ronfler dans sa chambre. Donc le mystère est total.

ANNE : Laurence...

LAURENCE : Hum ?

ANNE : C'est si bon d'être aimée.

LAURENCE : Le premier matin surtout. Après ça change très vite.

ANNE : Ah bon...?

LAURENCE : Mais le premier matin plus rien ne ressemble à ce qu'il y avait la veille. C'est comme si un peintre était passé pour tout colorer dans ta tête. Même les odeurs ont des couleurs. Depuis le café jusqu'à l'air que tu respirez, en passant par les mégots dans le cendrier et ce qui reste du corps de l'autre sur ta peau. Je connais.

ANNE : J'entends.

LAURENCE : Surprise ?

ANNE : Un peu.

LAURENCE : Disons que si on en parle ce n'est pas un hasard.

ANNE : Disons tout alors.

LAURENCE : Disons Victor.

ANNE : Victor ?

LAURENCE : Oui Victor. Victor quoi!

ANNE : Victor Deshormes ? Non !?

LAURENCE : Disons-le.

ANNE : Un secret...

LAURENCE : Bien gardé. Avoue ?

ANNE : Depuis quand ?

LAURENCE : Trop longtemps.

ANNE : Sans un mot ?

LAURENCE : Ça aide à ne pas oublier le premier matin.

ANNE : Et papa...

LAURENCE : Chut! Impossible autrement. Le jour du premier matin j'avais dix-sept ans et Victor vingt de plus. La veille il était venu nous rendre visite comme chaque année. Maman avait mis les petits plats dans les grands. Au moment de partir nous nous sommes embrassés... et tout à coup j'ai eu l'impression de me noyer dans le duvet blanc d'un grand oiseau. Je n'ai rien compris. Il a retardé son départ d'une semaine. Au printemps il est revenu et nous nous aimons depuis huit ans, une saison sur deux.

ANNE : Maman...

LAURENCE : Elle l'a su. Je lui ai dit avant qu'elle...

*Un silence.*

ANNE : Tu disais que l'aube avait des couleurs si belles ce matin ?

GREGOIRE : *(faisant irruption d'en haut)* Oui et bien j'en connais un qui les a loupées.

LAURENCE : *(changeant de ton)* Alors ce mystère du lit qui ronfle ? On peut savoir, Gontran ?

GREGOIRE : *(tout de suite au jeu)*... Et bien voilà Madame, l'épisode est coquet. Monsieur Damien est rentré à quatre heures avec Mademoiselle Pascale. Il m'a dit que la soirée avait très bien commencé mais qu'elle s'était moins bien terminée. À l'aube Mademoiselle Pascale est partie dormir dans la chambre que Madame avait si bien préparée pour notre hôte de passage et Monsieur Damien vient de recommencer à ronfler dans la sienne. Dois-je préciser à Madame que Monsieur le frère de Madame est chiffonné au delà du convenable.

LAURENCE : Merci Gontran.

GREGOIRE : Sur ce je demande à Madame de pouvoir me retirer. Il me reste encore la plupart de mes tâches matinales à accomplir. Si Madame veut contribuer activement à l'évolution de la vie affective de Monsieur son jeune frère, elle sait qu'elle peut compter sur moi. Nous veillerons à le faire en temps utile. Mes hommages. *(Il leur fait le baisemain et sort, puis reparaît en montrant une cravate)* C'est le jour de l'inspecteur... cravate ou pas ?

ANNE : Pas.

GREGOIRE : Merci. Et en prime la gazette du jour. *(Il jette le journal sur la table et disparaît)*

*Laurence prend le journal et le feuillette.*

ANNE : Laurence ?

LAURENCE : *(distrainment tout en feuilletant le journal)* Quoi ?

ANNE : ...

LAURENCE : Tu veux me dire ?

*Un silence.*

ANNE : Cette nuit il m'est arrivé quelque chose d'étrange...

LAURENCE : *(distracte)* Oui.

ANNE : Je... comment dire ? Je dormais à côté de Martin...

LAURENCE : J'ai cru comprendre...

ANNE : Je faisais un rêve bizarre... J'ai entendu sa voix... je me suis réveillée en sursaut... et j'ai vu...

*Un temps.*

LAURENCE : *(elle regarde Anne un instant, puis replonge dans le journal)* Je t'écoute.

ANNE : ...ce n'était pas Martin qui me parlait...

LAURENCE : *(elle s'est fixée sur une page du journal depuis quelques instants)* Hum, hum... c'était qui ?

ANNE : Je ne sais pas... mais je n'ai pas eu peur... il était si doux.

LAURENCE : C'est ça.... écris un petit poème, avant que ça ne passe. Je t'ai dit, après ce n'est plus pareil.

ANNE : Tu ne comprends pas.

LAURENCE : (*elle lève les yeux du journal*) Tu as vu, la photo ? (*elle lance le journal à sa sœur*)

*Anne regarde le journal qui atterrit sur ses genoux et se fige.*

ANNE : Pourquoi tu me montres ça ?

LAURENCE : Je ne te montre rien, c'est dans le journal. C'est ce qui arrive dans le monde pendant que tu vois des petits anges.

ANNE : C'est le débat du jour ?

LAURENCE : Reste sur terre, tu veux ? Il y a sur terre des gens normaux qui aiment en gardant toute leur tête. Ça me plaît bien comme idée. Je trouve que c'est même le meilleur moyen pour ne pas en crever. Je préférerais que ça ne soit pas héréditaire, tu vois. Sur ce, je t'écoute : qu'est-ce que tu vas en faire de ta vie, maintenant que tu es amoureuse ?

*Un temps. Anne veut répondre, les mots ne sortent pas. La Femme qui va Mourir apparaît. Laurence qui ne la voit pas sort.*

LFqvM : Qu'est-ce que tu allais répondre ?

ANNE : Je ne sais rien de ce qui m'attend.

LFqvM : Eux non plus.

ANNE : Mais je le désire très fort.

LFqvM : Je vois... et ils sont largués.

ANNE : Ah bon ?

LFqvM : Si tu commence à ne pas répondre. Eux commencent à te perdre.

ANNE : J'apprends à t'écouter...

LFqvM : Je ne te l'ai pas demandé.

ANNE : Le mouvement qui donne un sens à tout... je suis descendue à l'étant.

LFqvM : C'est ça.

ANNE : Au participe présent.

LFqvM : Tu as décidé de t'agiter à ta manière, c'est tout.

ANNE : Si tu veux.

LFqvM : Par où comptes-tu qu'ils te suivent ?

ANNE : Par amour.

LFqvM : Bonne chance... s'ils ne t'aimaient pas ce serait plus facile.

ANNE : Saperlipopette, alors ?

LFqvM : Je ne te le fais pas dire.

ANNE : C'est pourtant par là que je te suis. Tu m'aideras ?

LFqvM : Si je pouvais.

ANNE : Une petite caresse de temps en temps ?

LFqvM : Vu le morceau que tu dois leur faire avaler... une bonne paire de claques te prépareraient mieux à ce qui t'attend.

ANNE : Tu crois ?

LFqvM : ... question d'entraînement. On pourrait commencer par de toutes petites...

ANNE : Alors d'accord.

LFqvM : Puis on augmenterait la dose...

ANNE : Va pour les claques.

*Noir*

## SCENE 6

LAURENCE-DAMIEN-ANNE

*Le soir. Ils sont à table. Ils parlent la bouche pleine.*

LAURENCE : Ce n'est pas ça, mais ce n'est pas mauvais.

DAMIEN : C'est bon. C'est quoi ?

LAURENCE : Pas mauvais, mais pas ça.

DAMIEN : Il y a de l'ail ...

LAURENCE : (à *Anne*) Tu as retiré l'indiscreète ?

DAMIEN : La quoi ?

LAURENCE : C'est plus digeste.

ANNE : Sans ?

LAURENCE : L'indiscreète ça s'appelle.

DAMIEN : La recette ?

LAURENCE : Ça ressemble, note...

DAMIEN : Quoi ?

LAURENCE : Tu l'as enlevée ?

DAMIEN : Pourquoi tu dis que ce n'est pas ça ?

LAURENCE : La recette ? Parce que...

DAMIEN : Non, l'indiscreète.

LAURENCE : Ça n'a rien à voir avec la recette, l'indiscreète.

DAMIEN : Avec quoi, alors ?

LAURENCE : Avec l'ail. Au centre, la petite partie plus verte.

ANNE : Je l'ai retirée.

DAMIEN : L'indiscreète ça s'appelle ?

LAURENCE : Si elle l'avait retirée ce serait plus digeste.

DAMIEN : Et la recette ? C'est quoi ?

ANNE : (*se levant*) Je commence tôt demain. Bonne nuit. (*Elle quitte la table et monte dans sa chambre*)

*Un silence. Laurence et Damien se regardent.*

DAMIEN : J'ai dit que c'était bon. Qu'est-ce que j'ai dit ?

LAURENCE : Rien. Tu la connais.

DAMIEN : C'est son boulot, tu crois ?

LAURENCE : Penses-tu, elle a demandé qu'on lui ajoute une nuit de garde à l'hôpital... C'est malin, toi aussi, c'est comme si tu mangeais ça pour la première fois.

DAMIEN : J'ai déjà mangé ?

LAURENCE : De cinq à quinze ans une fois par semaine.

DAMIEN : Zut, j'ai pas reconnu.

*Laurence commence à débarrasser.*

DAMIEN : Et Martin ?

LAURENCE : L'amour fou.

DAMIEN : Pas de nouvelles, pourtant.

LAURENCE : Bonnes nouvelles, non ?

DAMIEN : Qu'est-ce qu'elle a alors ?

LAURENCE : À ton avis ? (*elle emmène les assiettes sales et disparaît dans la cuisine.*)

DAMIEN : Maman ?

LAURENCE : Ça lui passera.

DAMIEN : Chez toi c'est passé ?

*Un silence.*

DAMIEN : Parfois je me dis que si papa ne l'avait pas quittée...

LAURENCE : Damien, tu prends un raccourci casse-gueule.

DAMIEN : On a appris si vite à ne pas pleurer qu'on n'a jamais eu le temps de le faire ensemble.

LAURENCE : Si on ne l'avait pas fait, on ne serait pas là.

DAMIEN : N'empêche on a tout gardé chacun pour soi.

LAURENCE : Parfois c'est le seul moyen.

DAMIEN : Maman ça ne lui a pas réussi...

LAURENCE : Fais attention à ce que tu dis, Damien.

DAMIEN : C'est dans toutes les fables : la princesse malaimée qui meurt d'amour.

LAURENCE : C'est ça.

DAMIEN : Si on avait parlé...

LAURENCE : On a fait ce qu'elle a voulu qu'on fasse.

DAMIEN : Y compris dans sa chambre d'hôpital.

LAURENCE : Dam...

DAMIEN : Qui c'est qui a poussé sur le bouton ?

LAURENCE : Je t'interdis...

*Laurence le gifle. Un silence.*

DAMIEN : J'arrête. Je ne veux plus que tout se barre parce qu'on ne se dit rien... je ne veux plus... maintenant qu'elle n'est plus là, on fait pareil.

LAURENCE : Dam...

DAMIEN : On ne se dit pas que notre sœur a aidé notre maman à mourir comme elle le lui avait demandé...

LAURENCE : Damien, je t'en prie...



DAMIEN : On ne se dit pas non plus que notre maman nous a demandé la même chose à chacun et qu'Anne seule lui a obéi.

*Un silence.*

LAURENCE : Nous t'attendions dans sa chambre. Elle avait gémi tout l'après-midi. Quand Anne est arrivée elle a commencé à respirer un peu mieux. Elle avait les yeux fermés et j'essuyais sa transpiration avec un gant de toilette mouillé. C'était une sueur épaisse, sans odeur. Je la caressais et elle souriait. Anne s'est mise à lui parler et ses sourires ont redoublés. Puis ses traits se sont tendus tout à coup, elle s'est crispée, nous avons appelé, l'infirmière est venue, elle lui a pris le pouls puis elle a regardé les appareils, elle est repartie et elle est revenue avec un docteur. Le docteur nous a regardé puis il a touché aux appareils, il nous a dit qu'il la soulageait pour que la douleur soit supportable, il a dit que maintenant la douleur était supportable. Aussitôt parti maman a ouvert les yeux et a fait non de la tête. Mes jambes se sont mises à trembler. Elle nous a regardé l'une puis l'autre pendant un long moment. À chaque fois que ses yeux me quittaient pour regarder Anne je devinais que je ne l'avais pas comprise. Au bout d'un moment son regard est revenu sur moi, ses yeux... j'ai baissé la tête, quand je l'ai relevé ses yeux s'étaient noyés et les larmes coulaient le long de ses tempes. À ce moment-là Anne lui a demandé si elle voulait qu'elle l'aide. Aussitôt maman l'a regardée et lui a souri. Anne a répété sa question et maman lui a fait oui de la tête. Au moment où Anne a commencé à toucher aux appareils, maman m'a regardée puis elle a regardé la porte en me souriant. Je suis partie en la regardant sourire.

*Noir.*

## SCENE 7

ANNE-MARTIN-puis LA JOIE-TITANE

*La nuit. Il y a une bougie. Martin dessine la mer sur le corps nu d'Anne. Anne rit chatouillée.*

MARTIN : Sérieux, maintenant.

ANNE : Sérieux. *(Elle recommence à rire de plus belle)*

MARTIN : Nous sommes notre deuxième nuit. Je suis venu t'aimer plus fort que le vent quand il mêle tes cheveux. Dans tes bras je suis tout neuf de ce que tu m'as fait. Nulle part ailleurs je n'ai de raison d'être.

ANNE : Nous sommes cette nuit nouvelle toi et moi. Nous avons traversé toutes ces journées sans nous toucher.

MARTIN : Ne respire plus. *(Anne s'exécute.)* respire. *(Même jeu)* Ne respire plus. respire. Voilà...

ANNE : Qu'est-ce que c'est ?

MARTIN : La mer. Elle gonfle et se retire.

ANNE : C'est doux.

MARTIN : Maintenant expire et reste quelques secondes sans respirer. Voilà, ici. C'est ici tu vois, un petit hoquet régulier sous la peau.

ANNE : Tu le vois ?

MARTIN : Oui.

ANNE : Qu'est-ce que tu y dessines ?

MARTIN : Le soleil.

ANNE : Il se couche dans la mer ?

MARTIN : Oui.

ANNE : À mon tour, je vais te dessiner le ciel, tu veux ?

MARTIN : Ce matin en ouvrant les yeux j'ai pensé que nous ne pouvions plus dire lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi et dimanche, puis encore lundi, mardi, mercredi, jeudi... pour des jours qui ne sont pas pareils. Le vendredi 7 mars ne peut pas être un vendredi comme le vendredi 11 juillet. C'est pareil pour les mois, tu ne trouves pas ? Pourquoi appelle-t-on de la même manière ce qui n'est pas pareil ? Le plus petit morceau de temps est déjà vieux lorsqu'arrive le suivant. Tout ce que nous voyons est déjà autre au moment où nous le disons. Tu imagines ce mouvement de l'univers entier qui change et se renouvelle jour après jour.

ANNE : Non. Je pense à nous...

MARTIN : Plus comme hier et autres demain.

ANNE : ... quand nous nous caressons.

MARTIN : Une force qui pousse et qui vieillit tout ce qui était neuf et refait neuf tout ce qui a vieilli.

ANNE : Caresse-moi. C'est comme une joie...

MARTIN : Titane, notre joie.

ANNE : Appelle-la.

MARTIN : Titane, je dis. La Joie-Titane, voilà.

*La flamme de la bougie s'éteint sous l'effet d'un souffle au moment où leurs lèvres s'effleurent. Martin dépose ses couleurs et se couche. La Joie-Titane est là.*

ANNE : Tu t'endors ?

MARTIN : Hum, hum...

ANNE : Je viens dormir dans ton sommeil, alors.

L.J.T. : *(avec la voix de Martin)* Pourquoi le ciel ?

ANNE : Parce qu'il est libre comme la mer et qu'il me fait penser à toi. Tu as déjà dormi dans le sommeil de quelqu'un ?

L.J.T. : Le sommeil est une fenêtre. Elle sépare le monde que tu connais de celui qui t'est inconnu.

ANNE : Une fenêtre ?

L.J.T. : Une fenêtre. Quand tu dors tu ne la franchis pas mais un jour tu dormiras au delà. Tu connaîtras le monde qu'elle ouvre.

ANNE : *(elle se rend compte de la présence de La Joie-Titane)* Tu es revenu ? Tu es qui ?

L.J.T. : Il t'a donné mon nom. Dans mon nom il y a toute ta joie. Tu demandes s'il a déjà dormi dans le sommeil de quelqu'un, je dis que toi-même tu ne connais pas ton sommeil. Quand tu dormiras dans ton sommeil, lui sera près de toi. Vous franchirez la fenêtre contre laquelle vos rêves se pressent aujourd'hui. Vous connaîtrez le monde au delà du monde. Vous y serez libres et noués l'un à l'autre et ainsi aux fils de vos pères et aux sœurs de vos frères. Vous serez un, dans un seul mouvement où vous vous fondrez sans vous perdre à la multitude des choses qui ont reçu la vie et semblables à elles et différents vous respirerez d'un seul corps et tendrez à une seule source. Dans ton sommeil la joie n'aura plus de nom, ni la mort, ni tout autre chose que tu nommes aujourd'hui pour rester éveillée, ni le nom de réveil, ni celui de sommeil. Tout sera un seul mouvement qui n'aura qu'un seul nom.

ANNE : Pourquoi "sera" ?

L.J.T. : Parce que ce temps n'est pas maintenant. Il est un autre temps qui seul est le présent et le temps d'avant et celui qui est à venir.

ANNE : Un autre temps ?

L.J.T. : Tu as dessiné le ciel sur la peau de Martin.

ANNE : Pas encore.

L.J.T. : Tu as dessiné le ciel sur la peau de ...

ANNE : Non, je te dis, pas encore.

L.J.T. : Tu l'as dessiné, regarde.

*Anne se tourne vers Martin qui dort, elle voit sur son torse le dessin du ciel.*

ANNE : (*elle a un soubresaut imperceptible*) Je ne l'ai pas dessiné... pas encore.

L.J.T. : Tu as dessiné le ciel sur la peau de Martin.

ANNE : Quand ?

L.J.T. : Dans cet autre temps.

ANNE : Moi ?

L.J.T. : Pourquoi le ciel ?

ANNE : Je lui ai répondu : parce qu'il est libre comme la mer et qu'il me fait penser à toi.

L.J.T. : À ce moment-là tu le dessinais.

*Un silence.*

ANNE : Quand sommes-nous ?

L.J.T. : Dans le temps de l'Amour ce que tu veux aujourd'hui arrive aujourd'hui. C'est le plus grand des dons.

ANNE : Qui me le donne ?

L.J.T. : Celui que tu aimes est ton chemin vers toi, je te l'ai déjà dit. Il ne te donne que ce que tu as. Si tu as peur de ce qui est en toi, tu le perdras et le don te quittera, autrement tu partageras.

ANNE : Je ne veux pas le partager.

LJT : Quand tu penses à lui tu n'as plus peur ?

ANNE : Si... de le perdre.

L.J.T. : Tu ne perdras pas ce dont tu es faite. Regarde les dessins de l'Amour sur vos corps. Ils sont l'eau de toutes les mers et toute la lumière de l'univers. Ils sont le vent qui frise les flots et fouette la terre. Ils sont le soleil qui rythme la nature et appelle la nuit. Ils sont toutes les couleurs visibles et invisibles. Ils vivent de votre souffle et le mouvement qui les ordonne est le même qui tient les morceaux de vos corps en un seul. Vous avez dessiné sur vos peaux le tout dont vous êtes. Qu'as-tu peur de perdre si en toi comme en lui toutes choses se trouvent ? Ne vois-tu pas que l'Amour te pousse hors de ton temps et que ce ciel que tu dessines est celui que tu portes ? Reconnais cette mer sur ta peau qui se jette dans l'océan qui est en toi. Ne crains pas de te connaître toi-même et puisque tu es faite de ce qui donne la vie.

ANNE : Tu es venue pour me l'enlever ?

L.J.T. : De toi seule vient la peur de sa perte.

ANNE : J'ai perdu la première peau qui m'a caressé...

L.J.T. : Dans le temps de l'Amour rien ni personne ne se perd. Appelle-la.

ANNE : Maintenant ?

L.J.T. : Au temps que nous sommes n'est-elle pas ?

ANNE : Lui et moi nous sommes là maintenant. Il est toute ma joie. Laisse-le-moi !

L.J.T. : Regarde-le dormir. Tu le vois ?

ANNE : (*après un long silence, elle est émue*) Je voudrais le regarder comme ça pour toujours, je t'en prie, laisse-le-moi.

L.J.T. : Appelle-la.

*Anne hésite.*

L.J.T. : Appelle-la.

ANNE : Mon bel amour... je te regarde dormir et c'est pour toujours...

L.J.T. : À présent ferme les yeux.

*Anne obéit.*

ANNE : Maman!

*Elle cligne des yeux plusieurs fois.*

L.J.T. : Quand tu fermes les yeux, tu le vois, n'est-ce pas ?

ANNE : Oui, je le vois dormir là...

L.J.T. : L'amour où tu es entrée c'est là qu'est la vie. Il est temps de marcher vers où tu viens. (*Anne ouvre les yeux*) Ferme les yeux.

*Anne ferme les yeux, La Joie-Titane lui prend la main. Ils font quelques pas.*

L.J.T. : Tout ce que tu vois dès ce temps est en toi à venir. Tu ne te perdras pas. Celui qui fait cela en toi, comme en tout, est Amour et tu connais son nom. Regarde-toi. En son centre est la première peau appelée de tes caresses, elle t'est revenue pour t'aider, elle n'est plus maintenant ni sera après et tu ne l'a perdue qu'au temps d'avant où nous ne sommes plus. Elle est, et étant, participe au seul temps de son présent. Par Amour conduite à cette deuxième peau, tu la suis où tu es descendue et par elle qui t'as donné mon nom tu te trouves.

ANNE : (*tout bas à Martin*) Nous nous aimerons au-delà de nous.

L.J.T. : Regarde qui te vient.

*Anne se détourne de Martin. Elle est aveuglée par une lumière rose comme une aube inouïe et regarde en son centre.*

ANNE : Vois-tu, dis-moi, vois-tu ce que je vois, mon bel amour... ? C'est une aube que nous n'avons jamais vu, c'est quelque chose qu'on ne peut voir. Vois-tu ce qu'elle porte en son centre... oh, mon aimé, le vois-tu ce qu'elle porte... ? Lance-moi tes mains, mon bien aimé, la caresse de tes mains, pour que dans ce temps d'amour nous ne soyons qu'un seul mouvement. *(Sur le souffle) Martin... (Elle se tient en équilibre précaire et vacille)*

L.J.T. : Voudrais-tu me donner la main.

MARTIN : *(se réveillant, aperçoit Anne et crie) Anne!*

*À présent la lumière de l'aube rose envahit le théâtre.*

## SCENE 8

ANNE-LA JOIE-TITANE-GREGOIRE-ODILE-SERENA- puis MARTIN et LA FEMME QUI VA MOURIR

*Lorsque la scène est à nouveau visible, elle représente une chambre d'hôpital. Le lit est vide. Grégoire semble veiller. Sur le bord de la scène se tiennent Anne et La Joie-Titane.*

ANNE : Qu'est-ce qui m'arrive ?

L.J.T. : L'Amour qui te traverse puisqu'Il t'appelle.

ANNE : J'ai vu... le ciel... il venait... dans mes bras... au centre de l'aube, j'ai vu...

L.J.T. : La chute du ciel dans ton sein d'épousée.

ANNE : Quelle est cette épreuve ?

L.J.T. : Tu verras la lumière naître de ce que tu croiras perdre et ce qui t'est révélé tu le partageras. Il te vient en fiancé. Tout est en toi qui avec l'univers entier travaille à Le recevoir. Ferme les yeux et passe. Dans ce temps où tu marches tu reviens au lit blanc de ta naissance pour revoir les tiens qui t'attendent. Tu t'absenteras d'eux pour mieux les aimer.

*La Joie-Titane accompagne Anne jusqu'à son lit, puis s'éclipse. Anne s'y glisse consciencieusement. Elle encercle son cou d'une minerve qui se trouvait sur la table de chevet. À ce geste Odile et Serena apparaissent dans la chambre. Grégoire ne les perçoit pas. Anne repose à présent dans le grand lit blanc, elle dort profondément. Grégoire lui sourit.*

ODILE : La première fois que tu le raconteras, je pleurerai. Le ciel entier entrain en toi, par des coulées de soleil rose, incandescentes. Ton souffle était trop court pour résister au vent chaud qui te soulevait.

SERENA : Et tes bras trop frêles pour nager dans le miel où tu plongeais.

ODILE : Tu disais que tu ne pouvais détourner tes yeux de ce que tu voyais, puis est sortie de toi une chaleur que tu ne connaissais pas et tu as eu mal aux yeux et ta peau s'est mise à muer comme celle des serpents.

SERENA : Tu as traversé la fenêtre et ta tête tient à peine à ton corps.

ODILE : Il ne faut pas casser la radicelle qui les maintient encore si peu l'une à l'autre.

SERENA : Nous sommes au temps où tu souffres, morceau par morceau, de l'entrée du ciel tout entier dans ton corps si petit. La première fois tu étais pliée, aujourd'hui tu es couchée. Quand tu seras debout tu nous reconnaîtras.

*Elles disparaissent.*

ANNE : *(dans son sommeil)* J'ai... ouvert... la fenêtre.

*Grégoire hésite puis ouvre une fenêtre. Les rayons du soleil couchant irradient le lit.*

ANNE : Mes yeux...

*Grégoire ferme un peu les rideaux.*

ANNE : Non!

*Grégoire ouvre les rideaux.*

ANNE : Je ne peux plus...

*Grégoire s'approche d'Anne et dépose un baiser sur ses yeux.*

GREGOIRE : *(sur le souffle)* Douce. Doucement. C'est moi, tu m'entends ? Dors. Anne douce, c'est moi, Grégoire.

ANNE : La première fois... pliée... mal au dos... très mal... je...

GREGOIRE : Je suis là, c'est Grégoire...

ANNE : *(sans même ouvrir les yeux, tout à coup à Grégoire)* On t'a dit que j'avais des problèmes d'acoustique ? J'ai entendu, tu sais ? Pas la peine de dessiner. J'ai l'air de quoi ?

GREGOIRE : *(pétrifié pendant deux secondes, puis répondant du tac au tac)* D'une Marie Stuart restaurée ?

ANNE : Ne me fais pas rire... s'il te plaît... ne me fais... ahii!

GREGOIRE : Tu es sublime, pourquoi ?

ANNE : Le blanc du lit... trop blanc... je ne peux pas ouvrir les yeux. Problèmes d'acouski... zakouski... pouet-pouet, pas la peine...

*Grégoire referme les rideaux.*

ANNE : Tu ne dis plus rien ?

GREGOIRE : Si, mais si je parle tu ris, alors...

ANNE : Alors schweppes ! *(elle rit de son mot, et son rire lui fait mal)* Arrête, arrête...

GREGOIRE : J'ai rien dit.

ANNE : *(elle rit encore)* C'est moi, j'ai dit schweppes... ah là là, ça fait mal...

GREGOIRE : C'est malin.

ANNE : J'ai terminé ta phrase... pas la peine de la commencer si tu la laisses à moitié. Il faut terminer les phrases en entier, quand on les a commencées, poils aux nez, sinon schweppes ! *(Elle rit encore et elle a très mal)*. Ahh!

GREGOIRE : Anne...

ANNE : Si tu restes assis, ça sentira moins. Reste assis ou mets moins fort. Et ne va pas trop vite, ça fait du vent. Tu as tout cousu ? Le couscous j'ai raté, j'ai mis des betteraves rouges.

GREGOIRE : (*inquiet, dévoué, répondant à tout hasard*) Pourquoi pas ?

ANNE : C'est ce qu'on dit quand on n'avance pas. C'est pas la peine, si c'est trop difficile...

GREGOIRE : (*même jeu, prêt à tout pour poursuivre le dialogue*) Saperlipopette on dit.

ANNE : L'album photo a sonné...

*Un silence.*

ANNE : Ne lui ouvre pas, s'il te plaît, je suis encore au volant. C'est beaucoup trop décapé trop tôt...

*Un silence.*

ANNE : Confuse...

GREGOIRE : On dirait.

ANNE : Hein ? (*elle laisse un temps*) Confuse...

GREGOIRE : Un peu approximative dans l'oral. C'est passager...

*Elle ouvre doucement les yeux, ses larmes coulent. Elle pleure en silence.*

ANNE : (*d'une voix étouffée*) Au secours...

GREGOIRE : (*tout près d'elle*) Ce n'est rien du tout, respire. Calme-toi, ça ne sert à rien que tu t'énerves...

ANNE : (*elle étouffe*) Je voudrais de l'air...

*Grégoire panique. Il ouvre les fenêtres en maintenant les rideaux fermés.*

GREGOIRE : Voilà... respire. (*Il retourne vers elle*) Calme, ça va passer.

ANNE : (*ses larmes redoublent*) Et l'air arrive ?

GREGOIRE : Il arrive, voilà, il est là, tu sens ? (*Il montre à Anne qu'il respire profondément*) Respire calmement.

*Anne l'imité et se calme.*

ANNE : Nous sommes plusieurs ?

GREGOIRE : Qu'est-ce que tu veux dire ?

*Anne regarde Grégoire d'un regard méfiant. Comme s'il venait de mettre en doute quelque chose qu'elle aurait dit.*

ANNE : Qu'est-ce que j'ai dit ?

GREGOIRE : Tu me demandes si nous sommes plusieurs.

ANNE : (*elle continue de le regarder avec une sorte de suspicion dans les yeux*) Oui, et alors? C'est trop tôt ?

GREGOIRE : (*cette fois, renonçant à comprendre, décide de ne pas répondre*) Voilà, respire, ça passe.

ANNE : Et tu ne réponds pas. On peut attendre un peu si tu veux. On va attendre. Tôt ou tard il faudra me dire ce qui ne va pas.

GREGOIRE : Bien sûr.

ANNE : (*sans en démordre*) Tu comprends ?

GREGOIRE : *(décidé à maintenir le dialogue, même s'il ne comprend pas du tout où elle veut en venir)* Oui.

ANNE : *(elle le scrute, pendant un moment son regard est perçant, on a l'impression qu'elle le juge, puis finit par sourire)* Tu ne comprends pas. *(Elle pourrait se refermer dans une attitude autiste mais au lieu de le faire elle soupire profondément)* Tu respirez à ma place, c'est pour ça qu'il n'en reste plus pour moi. Si on respire à deux il faut en laisser un peu pour l'autre. *(Son sourire est très profond à présent)* Vas-y.

*Grégoire respire moins profondément que tout à l'heure. Il fait un signe comme pour envoyer l'air qu'il ne respire pas vers Anne. Anne petit à petit enchaîne sa respiration à celle de Grégoire. Ils font la même chose à quatre ou cinq reprises.*

ANNE : Maintenant nous sommes deux. Tu vois, rien que deux.

*Grégoire l'embrasse à nouveau sur les yeux.*

ANNE : C'était toi, tout à l'heure ? Oh, mon doux... *(Elle fait une grimace)* Présécuse-moi je schloss l'oeil pour pas couliner... je redérape je sens dans la bouche charabia patata... voudrais dire... je reviens, scuse-moi vais promenoir à l'intérieur... tu paintentes ? *(elle ferme les yeux pour tenter de repousser ses larmes)* Maman...

*Une infirmière passe sa tête par la porte de la chambre et disparaît aussitôt.*

GREGOIRE : Repose-toi, ne dis rien, je suis là. Nous avons eu peur que tu ne reviennes pas. C'est fini. Tu es là. C'est un beau jour.

ANNE : Je reviens... ?

GREGOIRE : Bonjour....

ANNE : Bonjour...

GREGOIRE : Quand je suis arrivé à la maison, on t'embarquait. Laurence a juste eu le temps de me dire où vous alliez, avant de sauter dans l'ambulance qui vous emmenait. Damien était dans ta chambre en train de préparer un sac avec tes affaires. Je me suis mis à l'aider et nous sommes arrivés ici. Depuis tu dors.

ANNE : Depuis ... ?

GREGOIRE : Trois jours. Nous ne t'avons pas quittée, nous nous sommes relayés...

ANNE : Au centre de l'aube... on m'a donné la main... ce n'était plus ici...

GREGOIRE : Martin a fait les nuits.

ANNE : Il m'a appelée et je ne me suis pas retournée... *(Tout à coup à Grégoire)* Qui ?

GREGOIRE : Martin.

ANNE : ...

GREGOIRE : *(voulant la faire parler, craignant une autre crise d'aphasie)* Anne ? Tu te souviens ? Angelo di Dio...

*C'est une prière ou une comptine, ils s'en souviennent.*

ANNE : Che sei il mio custose...

GREGOIRE : Custode.

ANNE : Che sei il mio custode...

GREGOIRE : Illumina, custodisci...

ANNE : Illumina, custodisi...



GREGOIRE : ...Disci, custodisci.

ANNE : Custodisci...

*La porte de la chambre s'ouvre très lentement. Martin entre.*

GREGOIRE : (*l'accueillant il lui chuchote*) Elle est revenue.

MARTIN : (*il pousse un grand soupir de soulagement, à voix basse*) Depuis quand ?

GREGOIRE : Là, deux minutes.

MARTIN : Elle a mal ?

GREGOIRE : Je crois que ça va. Elle ne supporte pas la lumière.

*Martin s'approche du lit précautionneusement. Il est mesuré, inquiet. Il n'exprime ni ne réprime aucun transport.*

MARTIN : Ça va... ?

*Anne ouvre les yeux tout doucement. Son visage se détend pour la première fois. Elle regarde Martin sans rien dire. Elle se taira pendant toute l'action qui suit. Elle n'aura aucun geste qui puisse être interprété comme une réponse. Ses yeux ne quitteront Martin que pour regarder Grégoire, de temps à autre, très brièvement. Son expression est celle d'un être que la perte de la parole éloigne du monde. Bien que présente et en connexion avec la réalité, ses réactions témoignent d'un décalage évident qui distord la syntaxe expressive de ses traits.*

MARTIN : Tu as mal ?

ANNE : ...

*Face à l'attitude d'Anne, Martin éprouve la pénible impression de ne pas pouvoir communiquer. Le dialogue est improbable.*

MARTIN : Tu as soif ? Mal... ? Soif... ? La lumière, ça va ?

ANNE : ...

MARTIN : Il y a un grand soleil jaune dehors, tu sais. Ça fait trois jours que tu ne l'as pas regardé, Grégoire t'a dit ? (*à Grégoire*) Elle ne parle pas ?

GREGOIRE : (*surpris*) Ben, si...

MARTIN : (*de nouveau à Anne*) Le lit ça va ?

ANNE : ...

MARTIN : Tu n'as besoin de rien ?

ANNE : ...

MARTIN : Tu me regardes... tu me regardes... ce n'est pas facile tu sais ce regard-là... tu veux me dire quelque chose ?

ANNE : ...

*Un long moment pendant lequel ils se regardent sans rien dire.*

MARTIN : Si tu savais tout ce que je t'ai dit moi quand tu dormais les yeux fermés. Dis-moi que tu ne dors pas les yeux ouverts. Dis-moi juste ça. Pourquoi tu me regardes comme ça, hein ?

GREGOIRE : (*à Anne*) Elle s'est retirée dans ses appartements Marie Stuart ?

*Anne reste impassible.*

GREGOIRE : Oui bon c'est grève, on a compris. Le guichet est fermé, Titon. Qu'est-ce que tu veux que je te dise. Il y a une minute on a parlé charabia congo-maltais et maintenant c'est relâche. Il y a un temps pour tout, elle a raison après tout.

MARTIN : Elle a tout ?

GREGOIRE : Depuis que tu es entré, ça ne fait aucun doute.

MARTIN : N'empêche qu'on se sent nul.

GREGOIRE : (*à Anne*) Son altesse nous trouve nuls ? Je ne pense pas, elle aurait la grâce de nous en avertir.

MARTIN : Arrête...

*Un silence.*

GREGOIRE : Je...

MARTIN : C'est moi, excuse-moi.

*Un silence.*

MARTIN : Elle t'a dit quelque chose, à propos de...

GREGOIRE : De ?

MARTIN : (*sur les nerfs*) Du prix des cigarettes...

GREGOIRE : C'était confus mais je ne vais pas tarder à aller m'en griller une...

MARTIN : (*il a un geste d'épuisement*) Ne t'en va pas tout de suite, s'il te plaît.

GREGOIRE : Je suis au fumoir.

*Il sort. Un temps.*

ANNE : Aide-moi...

MARTIN : Je ne sais plus comment... je crois que tu t'en vas... tu es là ?

ANNE : ...

MARTIN : Anne ! Tu es là ! Tu es là !

*Martin pleure.*

ANNE : (*perdue*) Martin...

MARTIN : Ne m'appelle plus.

*Un silence. Anne parle doucement.*

ANNE : Angelo di Dio che sei il mio custode, illumina, custodisci, reggi e governa me che ti fui affidata dalla bontà celeste il primo giorno d'al...

MARTIN : Je n'ai pas eu le temps de tout comprendre... tu disais...

ANNE : Il primo giorno d'alba rosa.

MARTIN : (*il parle sans émotion, le regard par terre*) J'ai ouvert les yeux... tu étais devant la fenêtre... tu disais l'aurore... l'aura...

ANNE : ...Laure.

MARTIN : Je n'ai pas compris. La fenêtre était grande ouverte et tu l'enjambais... je t'ai appelée... j'ai vu que tu passais l'autre jambe... je t'ai vue lâcher le rebord comme si tu allais te mettre à nager... Je ne sais pas comment mes mains t'ont trouvée, tu te débattais... je t'ai ramenée à moi... nous sommes tombés en arrière...et tu n'es plus rien qui te ressemble... tu gémiss, le cou cassé... tu n'es plus toi.

ANNE : *(tout à coup en panique)* Appa...appipii... pell! Apopo.. apet... appepa!!! Mam...Mar... Pat...tience... ça sort... ça tort... prout... au secours! appelle! appelle! oh, non... c'est pas bien, ça... j'ai caché... dommage c'est sorti par ailleurs... très pardon... ça va puis fort... va t'en t'appeler la blanquette qui ramasse popo au couloir... c'est cacacoulé... avant moi, tu dormais ? Pardon... appelle la fermière, excuse-moi... excuse-moi... maman...

*La même infirmière de tout à l'heure montre sa tête à la porte. Martin fait un signe que tout va bien. Elle disparaît.*

MARTIN : Calme-toi. Calme.

*Martin s'approche d'Anne, la caresse.*

ANNE : Tu ne veux pas appeler ?

MARTIN : Laisse...

*Martin se met à la nettoyer calmement et la linge. Anne gémit de honte, mais se laisse faire bientôt apaisée.*

ANNE : Martin... ?

MARTIN : Oui.

ANNE : Avant de te réveiller tu rêvais ?

MARTIN : Oui... Tu me montrais le dessin de la mer sur tes seins et tu dessinais le ciel sur moi. Puis tu m'a pris par la main et nous avons plongé dans le ciel que tu avais dessiné sur mon corps à l'endroit du cœur. Nous avons nagé, nous sommes arrivés à une fenêtre et tu m'a dis que nous étions de l'autre côté, que nous devions l'ouvrir pour nous rejoindre. Un rêve quoi...

ANNE : Le dessin du ciel est toujours là ?

MARTIN : Oui.

ANNE : Dormais-tu quand je le dessinais ?

MARTIN : Je ne sais plus... quand l'as-tu dessiné ? *(Martin est saisi, il ne peut s'empêcher d'ouvrir sa chemise et de regarder le dessin du ciel sur son corps, comme pour retrouver dans sa mémoire le moment où Anne l'a dessiné.)*

ANNE : Nous ne sommes plus où tu crois, Martin-qui-m'a-montré-mon-cœur. La fenêtre est ouverte et nous l'avons passée... je suis née une seconde fois. Je reviendrai te prendre par la main, Martin-que-j'ai-dessiné. *(Elle met son index devant la bouche)* Chut! Quitte-moi.

*La Joie-Titane est là.*

MARTIN : Anne...

L.J.T. : Il t'entendra.

ANNE : Je vais me lever et marcher plus loin...

L.J.T. : Tu t'absentes des tiens pour mieux les aimer.

ANNE : Je reviendrai te prendre par la main. Quitte-moi.

*Martin la regarde. L'émotion l'oblige à obéir, il sort.*

L.J.T. : La lumière naîtra de ce que tu crois perdre.

Anne se redresse. Assise sur son lit elle se défait de sa minerve. L'infirmière entre c'est La Femme qui va Mourir.

LFqvM : (*elle s'affaire très efficace*) Alors on résurrectionne ? C'est une bonne idée. Il paraît qu'on m'attend pour un brin de toilette ? Bonne nouvelle ça aussi. Allez hop! On y va.

*Anne reconnaissant sa mère regarde ahurie La Joie-Titane.*

L.J.T. : Dans le temps où nous sommes, ce que tu veux aujourd'hui arrive aujourd'hui.

ANNE : Je ne vous ai pas appelée...

LFqvM : Elle est bonne celle-là.

ANNE : On ne s'est jamais vu...

LFqvM : Saperlipopette... voyez-vous ça. Entre nous, ça fait quatre jours que tu vois un peu n'importe quoi.

ANNE : Qu'est-ce que vous...

LFqvM : Je vérifie ton pet, si tu veux bien... il n'y a pas à dire tes copains sont des as. Un petit ami dans le tas ? Celui qui fait jeune curé de campagne défroqué, je parie ? Si c'est lui qui t'a nettoyée, tu le féliciteras de ma part. Beau travail. C'est qu'on ne reçoit pas n'importe qui à deux heures, il s'agit d'être propre sur soi.

ANNE : (*à La Joie-Titane, sur le souffle*) Maman... ?

LFqvM : Ah non, papa. C'est ce que m'a dit ta sœur en tout cas.

L.J.T. : Elle t'arrive doucement puisque tu vas à elle. Elle n'est pas encore là mais tu la vois déjà. Quand nous serons plus loin elle sera.

ANNE : (*sous la caresse du gant chaud de l'infirmière*) Ta caresse est bonne...

LFqvM : Profites-en mon poulet, demain on arrête la nursery, tu feras ça dans la salle de bain comme une grande. (*Elle refait le lit et ouvre la fenêtre*) Maintenant que tu sens la rose, c'est pas la peine que ça sente la vieille culotte partout ailleurs. Bel homme le père ?

ANNE : (*riant*) Qu'est-ce qu'elle a dit ?

LFqvM : (*elle prend la minerve et la tend à Anne*) Ca, ça se porte autour du cou, on attendra l'avis du médecin pour en faire autre chose. Merci pour la réponse.

ANNE : Bel homme.

LFqvM : (*joyeuse*) Manque de pot j'arrête à une heure aujourd'hui, tu lui diras de repasser demain ? (*elle lui prend le pouls et lui dépose des pilules*) Et deux bonbons avec le petit déjeuner.

ANNE : Veuf, le père.

LFqvM : (*avec un geste de douceur*) Ça lui passera, maman comprendra, tu ne crois pas?

ANNE : Elle comprend.

LFqvM : Ça ne m'étonne pas. N'hésite pas à appeler s'il le faut, d'accord ?

ANNE : D'accord.

LFqvM : Au revoir, Nanou (*elle sort*).

*Anne se lève et donne la main à La Joie-Titane. La Joie-Titane d'un geste ferme lui arrache la minerve. Ensemble ils traversent le mur de la chambre. Ils sont dans l'Abbaye.*

## SCENE 9

ANNE-SERENA-puis ODILE

*L'abside ou la salle capitulaire. En plein été. Il est environ huit heures du soir, une demi-heure après les vêpres. L'architecture cistercienne, puissante et dépouillée, impose une apaisante pureté. Dehors les cigales cessent leur grésillement. Les murs en pierre blanche, incandescents de la chaleur du jour, tiédissent. Les rayons du soleil couchant filtrent à travers les étroites fenêtres en ogive et inondent l'espace d'une lumière rosée. La Joie-Titane s'éclipse. Anne se tient timidement au bord de la scène, elle frôle les murs.*

SERENA : Bonjour, je suis Serena.

ANNE : Je m'appelle Anne.

SERENA : Vous êtes en visite ?

ANNE : Tu peux me tutoyer.

SERENA : Tu es de passage ?

ANNE : Un peu comme tout le monde.

SERENA : Tout le monde ne passe pas par ici, Dieu merci.

*Elles rient.*

ANNE : Je suis venue hier. Il n'y avait personne, j'ai commencé à respirer autrement. Je me suis sentie toute légère, comme si on me portait... j'étais bien.

SERENA : Plus maintenant ?

ANNE : Si. C'est stupide, excuse-moi.

SERENA : Tu voudrais comprendre ce qui t'arrive ?

ANNE : Pas tout de suite...

*Un silence.*

ANNE : Toi tu es ici pour...

SERENA : Un jour je n'ai plus voulu respirer comme avant.

*Un silence.*

ANNE : Et maintenant ?

SERENA : Le temps s'est suspendu. Je veux comprendre.

ANNE : Pourquoi ?

SERENA : Comprendre ce qui m'est arrivé, jusqu'où je peux. Au delà j'accepterai de ne pas comprendre. Et je m'abandonnerai au mystère.

*Un silence.*

SERENA : C'est comme quand tu marches. C'est simple, tu dois prendre appui sur ta jambe immobile pour permettre à l'autre de se mouvoir. Ici nous entrons en nous-mêmes, beaucoup pensent que nous nous enfermons.

ANNE : Ce n'est pas vrai ?

SERENA : Ta jambe immobile... pour permettre à l'autre d'avancer, pense... une part de toi plonge à l'intérieur pour permettre à une autre part de toi de s'élever.

*Un silence. Anne sort son calepin et note.*

SERENA : Tu es journaliste ?

ANNE : (*riant*) Non. C'est... (*Montrant son calepin*) comme ça, rien, une phrase...

SERENA : J'aurais aimé savoir écrire.

ANNE : Je ne sais pas si je sais.

SERENA : En revanche je lis. Beaucoup. Mais tu étais venue pour être seule.

*Odile est entrée en silence.*

ANNE : (*la voyant*) Je ne sais pas si je peux rester...

SERENA : Bien sûr. Excuse-moi, je vais me recueillir. Si je ne te dérange pas...

ANNE : Non. Euh... je veux dire, tu ne me déranges pas. C'est plutôt moi qui ...

*Serena s'éloigne et s'agenouille aux côtés d'Odile. Anne s'assied un peu à l'écart. Elles sont de dos toutes les trois. Un long moment s'écoule durant lequel, dans un profond silence, on perçoit les chuchotements des prières de Serena et d'Odile et, comme en écho, le bruit du crayon d'Anne qui écrit dans son calepin.*

*Noir.*

## SCENE 10

ANNE-SERENA-puis ODILE

*Anne est seule, de temps en temps elle sort son calepin et écrit. Serena est là.*

SERENA : Toujours la même phrase ?

ANNE : (*surprise*) Non, une autre.

SERENA : Une histoire, alors ?

ANNE : Des phrases.

SERENA : Sans histoire ?

ANNE : Ou peut-être une pour chaque phrase. Tiens, (*elle sort un livre de sa poche et le donne à Serena*) j'ai pensé à toi en le lisant.

SERENA : À moi ?

ANNE : Ça s'appelle "Une brève histoire du temps", c'est écrit par un astrophysicien, un grand monsieur, invalide. Il faut prendre le temps de le lire.

SERENA : Je te remercie. Je le lirai et je te le rendrai.

ANNE : C'est pour toi.

SERENA : Pour moi ?

ANNE : Je ne l'ai pas terminé...

SERENA : (*elle ouvre la première page et montre la dédicace à Anne*) Ça aussi ?

*Anne fait oui de la tête. Serena lit la dédicace.*

ANNE : C'est la première phrase que j'ai écrite quand nous nous sommes vues la première fois.

SERENA : C'est une question. Tu as trouvé la réponse depuis ?

ANNE : Je ne l'ai pas vraiment cherchée... mais... je suis là.

SERENA : Il faudrait prendre le temps.

ANNE : Je le prendrai.

SERENA : Merci beaucoup.

ANNE : Je ne te l'ai pas dit mais quand nous nous sommes rencontrées la première fois j'ai eu l'impression de t'avoir déjà parlé.

SERENA : Mais nous nous sommes déjà parlé.

*Odile est là. Elle sourit à Anne et à Serena en faisant un signe de la tête, puis traverse l'espace et va s'asseoir dos à nous pour se recueillir.*

SERENA : Excuse-moi, nous ne nous sommes pas tout dit mais...

ANNE : Nous avons le temps.

SERENA : Odile m'attend.

ANNE : *(tout bas)* Elle c'est Odile ?

*Serena fait oui de la tête. Au moment où Anne prononce le nom d'Odile, alors qu'elle est trop loin pour l'entendre, celle-ci se retourne, la regarde et lui sourit. Serena la rejoint. Elles sont côte à côte. Anne s'assied un peu à l'écart. Un long moment s'écoule. Cette fois, sans écrire, Anne les regarde.*

*Noir.*

## SCENE 11

MARTIN- ANNE

*Martin est de dos, immobile face à l'autel. Il respire très fort. Il a les petits gestes du silence. Il lève de temps à autre la tête et semble considérer la hauteur de la voûte qui le surplombe. Il marche, analyse de plus près la texture des murs, contemple les chapiteaux des colonnes, puis baisse la tête. Il attend. Il repart vers l'autel et le regarde longuement, les mains croisées derrière le dos. Anne est là, debout, appuyée de tout son poids à la paroi comme un jonc arc-bouté, le visage enfoui dans le mur, un pied croisé derrière l'autre. Elle se détache du mur comme si elle en sortait. Elle glisse en silence le long des parois puis revient se fondre à la pierre, on dirait qu'elle lui parle. Ils se regardent. Un long temps.*

ANNE : Bonjour.

*Un long silence.*

MARTIN : Depuis que tu es partie je n'ai plus joué.

ANNE : Tu as essayé en fermant les yeux ?

MARTIN : Oui.

ANNE : Et ?

MARTIN : Rien.

ANNE : Ferme-les.

MARTIN : J'ai pris du retard dans mon travail, aussi. Je jette la moitié de mes dessins.

ANNE : Ah... ferme les yeux.

*Martin obéit.*

ANNE : Tu ne me vois pas ?

MARTIN : Non.

ANNE : Je suis toute petite sur ta peau. Je danse. Je remonte jusqu'aux doigts de la main qui tiennent l'archet, tes cinq doigts paresseux qui ont le temps d'être beaux puisqu'ils ne font que ça : tenir l'archet. Puis, à petits pas je vole à l'autre : la main de l'animal. Celle dont les doigts crochus comme les pattes d'un tourteau rampent le long du bois chaud et martèlent les cordes frottées. Je danse comme ça de l'une à l'autre main. Je tournoie sur une note jusqu'à ce que je pressente celle qui va suivre. C'est un drôle de présage. Alors je me pointe sur la corde que tu vas frotter avant que tu ne le fasses. Je te précède, parfois d'un instant, puis tu combles l'écart, tu me rattrapes et nous courrons ensemble. Parfois dans la course nous nous frôlons d'une caresse qui nous laisse un goût de la recommencer. Nous attendons alors que l'occasion se représente. L'occasion revient et nous la recommençons. Puis nous l'attendons à nouveau... pourvu qu'elle revienne ailleurs et non pas là où nous l'appelons. Elle tarde et nous nous inventons qu'elle ne reviendra que si nous nous surpassons... ma danse et tes doigts... bientôt nous jouons à ce que la caresse ne nous manque plus. Je suis sur ta peau. Tu sens ? *(Elle prend la main de Martin, y dépose son calepin et la referme)*

MARTIN : *(les yeux fermés)* Anne ?

ANNE : Des petites pages, une pour chaque dessin, tu veux bien ?

*Noir.*

## SCENE 12

ANNE-SERENA

*Elles sont de dos, côte à côte, elles parlent tout bas, presque en chuchotant.*

ANNE : Tu as vu Odile ?

SERENA : Oui.

ANNE : Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

SERENA : Qu'elle n'aurait pas su répondre comme avant, si on lui demandait à quoi elle se préparait. Elle dit qu'en écoutant à l'intérieur, elle ne reconnaît plus ce qu'elle entend.

ANNE : Elle ne se reconnaît plus ?

SERENA : Non.

ANNE : Et toi ?

SERENA : Elle dit qu'elle n'a plus de mots pour prier.



ANNE : Des mots ?

SERENA : Elle dit qu'avant les mots sortaient de ce souffle qu'elle portait en elle et qu'ils étaient si beaux.

ANNE : Et maintenant ?

SERENA : Elle voudrait une réponse.

ANNE : Une réponse ?

SERENA : Elle dit que la prière n'y suffit plus.

ANNE : Elle ne cherche plus ?

SERENA : Elle dit qu'elle voudrait chercher un sens, mais qu'elle a besoin de son corps qu'elle ne trouve plus.

ANNE : Et toi ?

*Noir.*

### SCENE 13

ANNE-ODILE

*Un dortoir la nuit. On entend des sanglots, puis la voix d'Anne qui chuchote dans le noir.*

ANNE : Odile ?

*Silence.*

ANNE : Odile ? Tu pleures ?

ODILE : *(dans un sanglot)* Non.

ANNE : Odile... c'est toi ?

ODILE : Non, je te dis.

ANNE : Qu'est-ce que tu as ?

ODILE : Mal.

ANNE : Où ?

ODILE : Tout le corps. *(Change de ton)* Moi ? Nulle part...

ANNE : Odile...

ODILE : Ne bouge pas... j'ai pas besoin... ça passe... ce n'est pas moi, ce n'est plus moi.

*Anne allume une petite lampe, on aperçoit mieux son lit et celui à côté du sien dans lequel Odile est recroquevillée.*

ANNE : Calme-toi.

ODILE : Ne bouge pas, je te dis, j'ai pas besoin, ça passe. Je touche pour voir si c'est à moi. À partir des jambes je ne veux pas que ça parte alors je touche... ne bouge pas. Ça fait mal donc c'est à moi... c'est tout. C'est bon de savoir qu'à partir des jambes c'est resté à moi, ça me fait du bien. J'ai encore un corps qui me fait du bien là où il a mal.

ANNE : Ecoute-moi, je...

ODILE : Dors. Le corps... c'est ça qui ne va pas. Il ne faut plus que ça résiste, il faut qu'il s'efface. Demain ça ne fera plus mal. J'aurai un corps qui n'aura plus mal, ça me fera du bien ailleurs... dors.

*Anne éteint.*

*Noir.*

#### SCENE 14

LAURENCE - ANNE

*Laurence, une mallette à la main, attend Anne dans une lumière limpide de premier matin. Elle marche nerveusement, elle est soucieuse. Anne se détache du mur comme si elle en sortait.*

LAURENCE : *(elle parle comme si elle était pressée)* Je suis venue te parler de choses très terre à terre. J'aimerais que tu fasses un effort et que nous nous en tenions aux formalités d'ordre administratif qui te concernent. Tu feras la part des choses quand je serai partie. Je ne t'ennuierai pas longtemps. *(Elle sort des papiers de sa mallette et les lui donne.)*

ANNE : Tu ne m'ennuies pas, tu me...

LAURENCE : Anne, s'il te plaît... *(Elle reprend sur le même ton)* Il n'est pas utile que je te réentende sur quoi que ce soit d'autre que ceci. Voilà, je te demande simplement de lire et de signer, de remplir ça et de le signer aussi, ensuite de vérifier si ces données sont correctes et si tu es d'accord avec le principe, voilà. Vendre la maison avec ton père au bout du fil ce n'est pas une mince affaire, tu dois t'en douter. Décider quoi faire des meubles, me reloger par agence faute de temps, recaser Dam et sa future petite famille... je te passe les détails, c'est un peu beaucoup, mais j'assume. D'ailleurs je me serais bien passée de te déranger si Maître Mairesse n'avait pas insisté. Voilà. *(Elle reprend son souffle)* Quand tu auras vu tout ça, j'aurais deux ou trois renseignements à te demander, genre je n'ai pas retrouvé le numéro de téléphone de Thérèse qui réclame son argent, mais qui n'a jamais la bonne idée de laisser son numéro de compte sur le répondeur, voilà ton calepin dans lequel tu m'as dit que tu l'avais noté, si tu le trouvais ça m'aiderait. Ah oui, il y a aussi un premier François qui te communique ses nouvelles coordonnées et un second qui t'invite à son anniversaire, je ne sais pas si c'est le même, tu vérifieras, voilà tous tes messages et ton courrier. *(Elle lui remet une grosse enveloppe).*

ANNE : Bonjour Laurence.

LAURENCE : Bonjour, tu as un bic ? *(Elle lui en tend un)* Tiens.

ANNE : Merci.

LAURENCE : Prends ton temps. Lis tout avant de signer. Si tu ne comprends pas, demande-moi.

ANNE : Merci.

*Un long moment s'écoule durant lequel Anne lit tranquillement les papiers que Laurence vient de lui remettre. Laurence déambule. Au bout d'un moment elle est un peu surprise que cela prenne autant de temps.*

LAURENCE : Quelque chose ne va pas ?

ANNE : Non, ça va bien, merci.

*Un autre long temps s'écoule.*

LAURENCE : Tu lis tout ?

ANNE : Je lis tout comme tu me l'as demandé. Je le fais très vite parce que je te sens très pressée et qu'il me semble déplacé d'après ce que tu m'as dit de te demander de revenir. À moins que je puisse te renvoyer ces papiers par courrier ?

LAURENCE : À quoi tu joues ?

ANNE : À rien. Je te demande si je peux te renvoyer ces papiers par courrier dès demain, lus et signés.

LAURENCE : Mais oui, tu peux...

ANNE : Alors, j'aurais pu être plus brève, je te demande pardon, demain ce sera fait, au revoir et merci d'être venue jusqu'ici.

LAURENCE : Tu... tu...

ANNE : Oui ?

LAURENCE : Tu n'as besoin de rien ?

ANNE : Si. Mais tu as dit que c'était inutile.

LAURENCE : J'ai dit que ce n'était pas utile que je réentende tes explications.

ANNE : Excuse-moi, j'ai mal compris. Et toi, tu n'as besoin de rien ?

LAURENCE : Parfois de ma sœur, mais ça passe.

ANNE : Dommage.

LAURENCE : Quoi ?

ANNE : Que ça passe.

LAURENCE : Tu voudrais que ça ne passe pas ?

ANNE : Tu pourrais essayer, le temps d'une visite.

LAURENCE : Et entre deux visites ?

ANNE : Nous aurions le temps de nous manquer pour mieux nous retrouver. Ça se passe souvent comme ça, tu sais.

LAURENCE : Ben voyons, pourquoi je me ferais du souci, alors ? Si ça se passe souvent comme ça, on fera en sorte que ça se passe pareil pour nous, voilà tout.

ANNE : Tu ne m'as pas dit que tu te faisais du souci.

LAURENCE : Tu crois que c'est facile d'accepter ce que tu as décidé de faire de ta vie? Parce que je n'accepte pas, tu entends ? Voilà de quoi j'ai besoin! De crier que je n'accepte pas! C'est plus fort que moi, tu vois. Tu m'excuseras mais ça me fait du bien! (*Elle crie*) Je n'accepte pas! Ça ne se fait vraiment pas de crier qu'on trouve injuste que sa sœur s'enterre avant d'être morte, n'est-ce pas ? Voyons comme c'est primaire de réagir comme ça... sans tolérance... quel manque d'amour! C'est pitoyable! Pauvre Laurence... mais où irions nous si tout le monde se mettait à

gueuler comme toi ? Pauvre petite Laurence qui gueule sur elle-même et qui fait porter aux autres ses jambes qui tremblent. Eh oui... Voilà ce que je devrais me dire : Laurence, si tu avais le courage de t'accepter comme tu es, tu accepterais les autres qui ne sont pas comme toi. Par exemple à ta sœur tu demanderais : Anne, ma sœur, pourquoi as-tu décidé de rester ici toute ta vie ? Est-ce que c'est mieux qu'ailleurs ?

*Un silence. Elle se calme.*

LAURENCE : Tu as raison de ne pas me répondre.

ANNE : Tu as dit qu'il n'était pas utile que tu le réentendes.

LAURENCE : Je l'ai donc déjà entendu ce "oui" que tu aurais dit si je t'avais posé la bonne question. Si j'avais posé la bonne question Anne aurait répondu oui. Laurence aurait pu lui sourire... elle aurait dit à Anne qu'elle n'a jamais été aussi belle... elles auraient pu se raconter ce qui les a séparées.

ANNE : Elles ne se seraient jamais senties si proches.

*Laurence sort.*

*Noir.*

#### SCENE 15

ODILE-ANNE-SERENA

*La nuit. Le dortoir. Un cri déchire le silence. Une petite lampe s'allume.*

ODILE : Je n'ai plus de jambes!

*Anne se lève et se précipite sur le lit d'Odile.*

ANNE : Je t'en supplie calme-toi.

*Odile se tord de douleur dans son lit.*

ANNE : Ça va passer. *(Elle la serre dans ses bras.)*

ODILE : *(elle tente de réprimer ses sanglots)*... c'est pas la peine, je ne suis pas prête... va-t'en! J'ai si mal! Les jambes sont parties... comment veux-tu ?

ANNE : Quand ça m'est arrivé, j'ai écrit...

ODILE : *(elle souffre)* ... arrivé, qu'est-ce qui t'est arrivé ? Rien puisque tu as encore tes jambes.

ANNE : J'ai écrit : qui m'a mené jusqu'ici ? Je suis libre de lui dire oui ou de lui dire non, mais son amour pour nous ne change pas.

ODILE : *(se tordant de douleur)* C'est des mots ça, des mots... il ne faut plus de corps pour faire entrer ces mots-là. Moi j'en ai encore un qui ne veut pas partir. Et ça fait si mal! Va-t'en!

SERENA : *(elle s'est réveillée, elle accourt)* Odile... ne fais pas ça, je t'en supplie, pas ça! *Serena écarte Anne et ouvre les draps du lit. Odile se contorsionne, le bas de son corps baigne dans le sang.*

ANNE : *(du bout des lèvres)* Maman...

SERENA : *(à Anne)* Aide-moi.

ODILE : Laissez-moi, ça se vide... c'est si doux... c'est du bien qui voudrait venir d'ailleurs... je vous en supplie... laissez que ça se vide... c'est mon corps qui part, pour laisser entrer l'autre... c'est si chaud maintenant qu'il entre... je voudrais être toute vide... pour qu'il me remplisse, doucement... doucement.

*Noir.*

SCENE 16

ANNE-MARTIN

ANNE : Écoute.

*Un long silence.*

ANNE : Tu entends ? Voilà, imagine. Je suis dans ce silence. Et je marche vers un point tout au début.

MARTIN : Qu'est-ce que tu fais ?

ANNE : Je te raconte le silence que j'ai à l'intérieur.

*Un temps.*

ANNE : C'est comme le son de tes cordes. Il m'entraîne et c'est si beau.

MARTIN : Ne le dis pas. Viens me le montrer. Si tu me le montre j'entends.

*Un silence.*

ANNE : Un jour je...

MARTIN : Maintenant ! Montre-moi maintenant ! Un jour je ne serai plus là et toi non plus. Tu nous auras aimés trop fort. Aimés pas comme on aime. Aimés dans ta tête et dans ta tête nous n'aurons plus de corps pour nous aimer.

ANNE : Je reviendrai te...

MARTIN : Maintenant tu vas revenir. Tu vas revenir et je tisserai des cordes de viole à ton corps plié comme un jonc.

ANNE : Ici je suis au plus près de toi.

*Un silence.*

MARTIN : Qu'est-ce qui nous arrive ? (*Il passe une main sur sa poitrine*) Ton dessin est toujours là, tu veux voir ?

*Un silence.*

ANNE : Non.

*Un temps.*

ANNE : Je ne sais plus... aide-moi..

*Martin ne bouge pas. Un temps.*

ANNE : Retiens-moi... je ne sais plus... ici tu es partout. Aide-moi !

MARTIN : Non. Demande-le à l'intérieur. Demande-le là où tu dis que je suis. Tu ne me trouves plus ? Tu as regardé dans le mur ? Non ? Demande-le au mur. Je suis dans la terre. Demande-le à la terre. À l'air, demande. (*Il crie*) Cherche-moi! Mais cherche, je suis partout, tu dis! Alors cherche-moi!

*Anne fait quelques pas pour partir. Martin court vers elle et la prend par la main.*

MARTIN : Bonjour, je suis venu te montrer le dessin du ciel sur ma peau. (*Martin guide la main d'Anne sous sa chemise. Anne le laisse faire.*) Tu vois ?

*Un temps. Tout à coup une musique s'échappe de la veste de Martin. Il sort de sa poche un petit enregistreur qui vient de se mettre en marche.*

MARTIN : Prélude, IIIe Suite en Mi mineur-majeur de Louis de Caix d'Hervelois.

*Ils se regardent.*

*Noir.*

## SCENE 17

ODILE-SERENA-ANNE-puis DAMIEN

*Elles sont toutes les trois côtes à côtes.*

ODILE : Vous l'avez retenu, ce corps-là. Pour quoi faire ? S'il était parti j'en serai délivrée. Il y aurait un vent si doux et mes mots s'y engouffreraient, je deviendrais muette et si légère que le vent me soulèverait.

SERENA : Un jour j'ai été voir à l'autre bout de mes bras, là où ils naissent. Quelque chose y respire qui voudrait donner un autre sens à chacun de mes mouvements.

Depuis, tous les gestes que je fais ont un sens.

ODILE : Je voudrais le vide. Quelque chose reviendrait autrement.

*Tout à coup une porte s'ouvre et Damien déboule essoufflé, en prise à une peur panique. Il referme la porte derrière lui et s'y adosse pour reprendre haleine. Il semble avoir couru comme un possédé.*

DAMIEN : Ça s'appelle comment la panthère déguisée en chien de berger qui rode dans la cour ?

ANNE : (*éclatante de joie, elle court vers lui*) Damien !

DAMIEN : Son nom, je veux savoir son nom. Je te jure qu'il est dangereux.

ANNE : C'est Odile qui l'a baptisé. Demande-lui.

ODILE : (*inattendue*) Polenta, pourquoi ?

DAMIEN : C'est espagnol, polenta ?

ODILE : Non, plat berger italien de la plaine de la Maremma.

DAMIEN : J'ai pas dit espagnol, j'ai dit "espagnol ?".

ODILE : J'ai entendu et je dis que la polenta c'est un plat des bergers italiens de la Maremma, jaune comme le maïs au soleil.

DAMIEN : Ah bon ? Il s'appelle comme un plat jaune...

ANNE : J'ai oublié de te prévenir l'autre jour, il n'est pas méchant.

DAMIEN : C'est pas marqué dessus. On m'a dit que tu serais ici...

ANNE : Bien dit.

*Damien serre Anne dans ses bras.*

SERENA : Bonjour Damien, ça va depuis la dernière fois ?

DAMIEN : Ca va.

ODILE : Il ne s'appelle pas Polenta, il s'appelle Sage.

DAMIEN : Ah ? Et il le sait ? Pourquoi pas Polenta ?

ODILE : Je lui ai proposé, il n'aimait pas. Il trouvait que ça faisait épagneul. Il t'a fait peur ?

DAMIEN : Pas du tout. Je dérange ?

SERENA : J'ai du travail. À tout à l'heure. (*Elle sort*)

ODILE : (*à Serena*) Je viens t'aider. (*À Damien*) Sage, il s'appelle, un berger, n'oublie pas pour la prochaine fois. Je te ferai goûter de la polenta, si tu veux (*elle sort*).

DAMIEN : Je suis repassé parce que depuis l'autre jour je n'ai pas arrêté de penser à ce que tu m'as dit.

ANNE : Et qu'est-ce que j'ai dit ?

DAMIEN : Euh... rien. Tout ce que tu as dit, quoi... enfin tout ce que tu vis.

ANNE : C'est précieux d'avoir tout son temps devant soi alors ne le gaspillons pas.

DAMIEN : Je ne le gaspille pas.

ANNE : Qu'est-ce qui n'est pas passé ?

DAMIEN : Que tu es venue ici par amour.

ANNE : Si tu commençais par le début ?

DAMIEN : C'est le début.

ANNE : Je suis amoureuse.

DAMIEN : Justement.

ANNE : D'un amour trop grand pour que tu l'entendes. Mais ce n'est pas le début.

DAMIEN : Pourquoi tu ne peux pas me le faire entendre ?

ANNE : Moi aussi j'ai du mal, tu sais ? Un amour qui est tout, en moi qui ne suis rien. Regarde-moi. Ca doit se voir quand j'en parle ?

DAMIEN : Quoi ?

ANNE : Que c'est immense... et qu'il se fait tout petit en moi pour me parler. Tu ne comprends pas, n'est-ce pas ?

DAMIEN : Non.

ANNE : Quelque chose d'aussi beau qu'un soleil qui pousserait en toi et qui te ferait naître chaque jour à nouveau, tu comprends ça ?

DAMIEN : Oui, je crois.

ANNE : Et tu l'appellerais comment ce prolongement de la joie d'être au monde qui s'est fait tout petit en toi pour te préparer à sa naissance ?

DAMIEN : On hésite encore, moi j'aime bien Lauranne, Pascale préfère Norma.

*Un silence.*

ANNE : Qu'est-ce que tu dis ?

DAMIEN : C'est une fille. Je l'ai su hier... J'ai fait l'amour et je faisais la vie. (*Un silence.*) Comment je fais si un jour elle me demande pourquoi je la lui ai donné ?

ANNE : ...

DAMIEN : Je dois avoir l'air con, non ? Je me sens prolongé et... imbécile. Tu pleures?

ANNE : (*s'esquivant*) Et si c'est un garçon ?

DAMIEN : Elle s'appellera comme maman et toi : Lauranne.

ANNE : Je ne suis pas morte.

DAMIEN : Je ne voulais pas dire ça.

*Un temps, Damien baisse les yeux.*

ANNE : Commence par le début, Damien. Pourquoi tu n'oses pas me dire que je suis folle de renoncer à la vie ? Que je n'ai pas le droit. Que rien ne peut m'en arracher puisqu'en la donnant tu te sens prolongé...

DAMIEN : J'ai dit prolongé et... imbécile.

ANNE : Je ne te le fais pas dire.

*Un silence.*

DAMIEN : Qu'est ce que tu fais ?

ANNE : Je prie.

*Un temps.*

DAMIEN : Bonjour, Anne que je ne veux pas voir pleurer et qui me parle tout bas. Je suis venu t'apporter ce cadeau que tu m'as fait l'autre jour quand tu m'as parlé. Te donner la force que tu m'as donnée par mon enfant qui naîtra dans nos vies. Je suis venu dire merci à ta vie.

ANNE : Ma vie...

*Ils sont émus.*

ANNE : Tu ne manques de rien ?

DAMIEN : De toi, parfois.

ANNE : Rien n'est à moi de ce que tu dis mien. Ni ma vie ni tout autour. Garde-le précieusement, car cela ne t'appartient pas non plus. Rien de ce que nous voyons autour de nous n'est à nous qui l'avons fait. La vie qui était là avant nous, nous traverse et nous passons. C'est tout un travail de la faire passer convenablement. Difficile comme le mystère de l'amour...

DAMIEN : Sa-per-li-popotte...

ANNE : Popette.

*Un silence.*

DAMIEN : Anne...

ANNE : Oui.

DAMIEN : Tu vas lui donner toute ta vie au mystère de l'amour ?

ANNE : Ca te rappelle quelqu'un ?

*Un temps.*

DAMIEN : Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

*Un silence.*

ANNE : Damien...

DAMIEN : Quoi ?



ANNE : Lauranne est un beau nom.

*Ils se serrent très fort dans les bras l'un de l'autre. Damien sort, Anne le suit. Elle reparaît folle de joie avec Serena.*

SERENA : Quoi, j'ai tout raté. Je n'ai pas que ça à faire, moi, figure-toi.

ANNE : Tout raté ! Je te dis ! Où est Odile ?

SERENA : Elle arrive...

ANNE : Et comment on va faire ? Comment, dis-moi ?

SERENA : Et bien on va se calmer et tu vas tout nous raconter.

ANNE : Pardon, mais quand tu sauras...

SERENA : On a cru que tu te trouvais mal, c'est malin...

ANNE : Tu dis "mal" ? Mais il faut dire VIE ! VIE ! La vie, Serena écoute, la vie !

*Odile est entrée en courant.*

ANNE : Damien va être papa. Voilà, je l'ai dit.

*Un silence.*

ANNE : (*voyant Odile*) Tu entends ? Papa ! Damien, papa ! Elle s'appellera Anne-Laure ! Anne - Laure - la - vie. C'est la première vie qui m'arrive, un bébé de lumière qui vient vivre après moi. Et Damien, mon frère, est son père.

SERENA : (*courant l'embrasser*) Comme elle est belle ta joie.

ANNE : On la partage, Odile, tu veux ?

ODILE : Mais oui...

*Elles sont bouleversantes de tendresse toutes les trois, elles s'enlacent rieuses et vibrantes d'émotion.*

ODILE : ... soyons joyeuses, nous qui ne serons jamais mères.

*Serena et Anne cessent de rire.*

ANNE : Odile...

SERENA : Il nous a appelées pour recevoir tout son mystère.

ODILE : Ah oui, par où ?

ANNE : ... par son amour, en nous.

ODILE : (*du bout des lèvres*) ... et son verbe s'est fait chair et par ma chair je ne l'entends plus et je me suis perdue.

ANNE : ... un amour au delà de nous, si grand qu'il nous contient.

ODILE : Trop grand pour moi...

SERENA : Trop grand pour nous tous, un amour qui n'attend rien en retour... patience et temps.

ODILE : Justement. J'aimerai par ma chair avec mon corps, sans attendre en retour. Je donnerai tout l'amour que j'ai reçu... et d'abord la vie... j'essayerai. Vous avez essayé, vous ? (*un temps*) Je vous fais peur ?

SERENA : Un jour j'ai eu la vie en moi et je l'ai tuée.

*Un silence. Anne et Odile regardent Serena. Elle leur sourit.*

SERENA : J'ai dit : "Je ne pouvais pas faire autrement". Avant et longtemps après je disais ça : "je ne pouvais pas faire autrement". Ça m'a aidé à ne pas en mourir. Je ne l'ai jamais dit à personne.

*Noir.*

#### SCENE 18

ODILE

*Le dortoir le jour. Odile se redresse assise sur son lit, puis se dévêt lentement. Nue, elle touche son corps lentement et le regarde comme s'il ne lui appartenait pas. Sa parole est entrecoupée de silences.*

ODILE : Tu ne veux pas partir ? Mais tu ne sers à rien. Ici à rien. Ce n'est plus ta vie celle-ci. Tu ne veux pas qu'on essaye l'autre ? Regarde comme tu es. Tout autour tu t'es mis pour m'encercler... collé tu t'es et tu en as mis partout... là, là et... là... pas un seul petit vide. Il y a bien des petits creux à combler qui en ont l'air, penses-tu... c'est par eux que tu attends la chose intrusive, tes petits vides imposteurs, tes petits pièges du plaisir par où tu en demandes. Et toute bouchée, pleine de choses introduites, je suis fourrée d'inutile. Lourde, insensible au vent doux d'un miracle.... sans pouvoir m'envoler. Tu me maintiens écrasée toute en bas.... tu ne veux pas que je m'envole ?

*Noir.*

#### SCENE 19

SERENA-puis GREGOIRE et ODILE

*Serena est seule. Elle prie.*

SERENA : Respire... respire.... respire... tu pousses et j'avance. Donne-moi le sens de mes mains jointes, ton amour pour rien et je te viens nouvelle, plus forte, comme une vie en moi qui s'abreuve à ta source et dans le vide que j'avais... je t'entends m'écouter, tu es silence...

*Grégoire est entré. Il n'a fait aucun bruit. Il écoute Serena de loin sans être vu.*

SERENA : ... conduis-moi pour comprendre, donne-moi pour frères ceux qui souffrent et ceux qui font le mal pour que je les livre à ton amour...

*Odile est entrée. Elle voit Grégoire, comme lui, elle reste à distance, silencieuse.*

SERENA : ... plus grand que le temps. Donne-moi des mains de servante et éclaire mon âme toute petite pleine de toi. *(Elle se signe et sort.)*

ODILE : Vous êtes Grégoire ?

GREGOIRE : *(saisi)* Oh... euh, oui.

ODILE : Anne m'a demandé de faire ceci... *(Elle l'embrasse sur un œil puis sur l'autre) et de vous remettre ça (elle lui donne un billet).*

GREGOIRE : Oh... euh,... merci.

*Il lit le petit mot d'Anne et sourit très tendrement. Puis regarde Odile.*

ODILE : Voilà.

GREGOIRE : Merci beaucoup pour...

ODILE : Je n'ai rien fait.

GREGOIRE : Si quand même...

ODILE : Vous ne la verrez pas alors ?

GREGOIRE : Aucune importance, je repasserai.

*Un silence.*

GREGOIRE : Je me suis permis d'entrer, je ne pensais pas qu'il y aurait quelqu'un. Cette jeune femme parlait toute seule et au début j'ai pensé... puis, je... enfin j'ai fini par rester pour l'écouter, je suis... vous êtes...?

ODILE : Odile.

GREGOIRE : Moi c'est Grég... euh, oui c'est déjà fait ça... oui... bien, bien.

*Il est embarrassé.*

GREGOIRE : Je ne voudrais pas vous retenir...

ODILE : Vous ne me retenez pas.

GREGOIRE : Vous êtes ici...

ODILE : Comme Anne.

GREGOIRE : C'est une décision importante...

ODILE : Oui.

GREGOIRE : Je comprends...

ODILE : Oui ?

GREGOIRE : Il fait si calme ici... c'est un lieu apaisant... beau... très... la nature et le silence... toute cette paix. En arrivant par la route quand on aperçoit la bâtisse on pressent cette sérénité. C'est impressionnant, vraiment...

ODILE : Nous travaillons beaucoup.

GREGOIRE : Ah bon ? J'imagine...

ODILE : Quoi ?

GREGOIRE : Et bien, vos travaux... à l'unisson avec la nature... vos journées passées dans la communion de ce silence...

ODILE : Et nos longues veillées autour du feu...

GREGOIRE : C'est ça... tous ces moments, comment dire....

ODILE : Puis nos chants et nos danses...

GREGOIRE : Voilà...

ODILE : Nos séances de châtiment corporel...

GREGOIRE : Ah...

ODILE : Vous imaginez aussi nos instruments et leurs accessoires ?

GREGOIRE : *(ne sachant plus trop sur quel pied danser)* C'est à dire que...

ODILE : Ah bon. Vous n'imaginez plus ? *(Un temps)* Pardon.

GREGOIRE : Ah... euh, je me disais bien que...

ODILE : Ce n'est pas bien de ma part.

GREGOIRE : Ce n'est rien. J'ai dû vous paraître imbécile.

ODILE : Pourquoi êtes-vous resté l'écouter ?

GREGOIRE : La jeune fille ?

ODILE : Elle s'appelle Serena.

GREGOIRE : Je ne sais pas... elle disait des choses très belles.

ODILE : Elle est ici depuis trois ans et elle a choisi d'y rester pour toujours.

GREGOIRE : Ah... et vous ?

*Un silence.*

GREGOIRE : Excusez-moi. Je comprends...

ODILE : Non, je ne crois pas. (*Un silence*) Je m'appelle Odile-Claire-Marie, je suis née à Valbreuse, j'ai vingt-trois ans, je n'ai plus de famille, je suis arrivée il y a deux ans et je crois que nous avons tous besoin de serrer quelqu'un très fort dans nos bras, quand nous regardons le ciel. Et toi ?

GREGOIRE : C'est le jeu de la vérité ?

ODILE : Non, c'est une décision importante. Et toi ?

GREGOIRE : J'apprends à ne plus être un homme de bonne volonté. Ce n'est pas gagné. Anne m'aide. Quand je pense à ce qu'elle vit ça se met à tourner très vite dans ma tête et j'ai comme un léger haut-le-cœur. Si je me tais j'ai peur de vivre à moitié.

*Un silence.*

GREGOIRE : Pourquoi tu quittes cet endroit ?

ODILE : Tu fais quoi, dans la vie ?

GREGOIRE : Je pourrais ne pas te répondre.

ODILE : Tu pourrais.

GREGOIRE : Professeur.

ODILE : De gymnastique ?

GREGOIRE : (*il sourit*) Non, de latin-grec.

ODILE : Tu donnes des leçons, alors ?

GREGOIRE : J'apprends.

ODILE : Tu fais ça bien ?

GREGOIRE : Parfois oui, parfois pas.

ODILE : Ils apprennent quoi ?

GREGOIRE : À écouter.

ODILE : Quoi ?

GREGOIRE : Ce que d'autres ont dit avant eux.

ODILE : Dit sur quoi ?

GREGOIRE : Sur la vie, la mort et ce que nous faisons entre les deux.

ODILE : C'est vieux ?

GREGOIRE : Très. Mais ce sont des idées qui n'ont pas d'âge.

ODILE : Qu'est-ce que ça dit ?

GREGOIRE : Par exemple que nous sommes capables de transformer le mal en bien puisque nous faisons volontiers le contraire.

ODILE : La prière de Serena disait ça aussi. C'est pour ça que tu es resté.

GREGOIRE : Elle priait ?

ODILE : Oui.

*Une pause.*

ODILE : Elle te manque la maison au bord de l'étang ?

GREGOIRE : (*à peine surpris*) Oui.

ODILE : Tu n'y es plus retourné ?

GREGOIRE : Plus depuis l'accident.

ODILE : Après l'aube rose tu veux dire ?

GREGOIRE : (*cette fois surpris*) Oui. Après l'aube rose. Damien est parti vivre avec Pascale. Quelques mois plus tard la maison a été vendue.

*Un silence.*

GREGOIRE : En venant, tu pensais que ce serait pour toujours ?

ODILE : Oui.

GREGOIRE : Qu'est-ce qui s'est passé ?

*Noir.*

## SCENE 20

MARTIN-GREGOIRE-puis SERENA et ANNE

MARTIN : Tu l'as vue ?

*Grégoire fait non de la tête. Un silence.*

MARTIN : (*il parle à Anne comme si elle était là*) Tu es une terroriste. Terreur... ta façon de glisser derrière moi comme un brouillard, ton odeur, ton souffle, tes arrêts contre le mur pour lui chercher des puces. Qu'est-ce que tu fous, tu lui cherches des puces au mur ? ... terrorisé ça s'entend ? Par toi. Toi qui te tais. Tu te tais parce que tu as compris. Tu es silencieuse et radieuse et lumineuse et tu as compris et tu t'es rendue incompréhensible. Moi je suis resté seul de ce côté-ci! Je me noie comme un poids mort tombé ligoté dans l'eau. Les poumons injectés de sang noir asphyxié, bouffés-mordus par l'apnée comme une gangrène. Et je ne comprends pas. Toi muette qui fout quoi ici et moi mort-noyé venu pour plus rien dire de sensé. Et ton silence terroriste. Et je suis venu et j'avais un peu de mots sensés à te dire et tu entends ce qui sort ?

GREGOIRE : Martin...

MARTIN : (*toujours comme s'il s'adressait à Anne*) Tu entends ? (*Une pause*) Ce n'est pas le silence, ne crois pas! C'est le rôle de l'air qui pourrit entre nous. Nous maintenant. L'un qui a mal à l'autre. Inconnus. Inutiles. Pire que dans la mort qui arrache, morts-en vie. Et nous faisons l'amour...

GREGOIRE : Je t'en prie...

MARTIN : Tu veux que je comprenne quoi ? Ça ne peut pas se comprendre, ça !  
Nous faisons l'amour...

*Martin s'écroule, Grégoire le soutient. Un silence. Serena est entrée, les apercevant elle est très discrète.*

GREGOIRE : (apercevant Serena) C'est...

SERENA : (elle met un doigt devant sa bouche) Chut...

MARTIN : (l'apercevant à son tour, il se détache de Grégoire) Je... (Il fait le geste des larmes)  
parce que je n'ai pas compris...

SERENA : Respire... les mots n'aident pas. Martin ?

*Martin fait oui de la tête.*

SERENA : Grégoire ?

*Grégoire fait oui de la tête.*

SERENA : (à Martin) Respire... (Un silence) Regarde mes mains, elles m'ont appris à travailler la terre jusqu'au pain qui se mange, elles sont devenues bonnes à détourner le ruisseau pour qu'il vienne noyer le riz comme il faut, elles font les vendanges et la cueillette.... les tiennes colorent, pense... le début de toutes les couleurs dans tes mains. Dans Martin il y a teinture mère, tu savais ?

MARTIN : Je ne suis plus...

*Anne est là, elle parle mais Martin ne l'entend plus.*

ANNE : Ouvre-les doucement, laisse-les brûler de ma caresse... je serai peau, écorce et pâte, bois neuf et l'eau qui les lave.

SERENA : Par le travail de nos mains nous sommes reliés. Nous refaisons les premiers gestes du monde. Depuis toujours, les mêmes gestes. Quand tu dessines tu poursuis une histoire du début du temps. Dans tes couleurs il y a toutes celles qui étaient là avant toi, d'autres referont tes gestes et continueront l'histoire. Dans leurs couleurs il y aura les tiennes. Ainsi un seul de nos gestes modifie l'état du monde. Regarde tes mains, si tu les laisses travailler elles te mèneront au delà de toi...

ANNE : J'aurai des yeux plein la peau pour chacune de tes couleurs.

SERENA : ... dans la source où tu plonges qui les dénoue.

ANNE : Donne, Martin-que je suis revenue prendre par la main.

SERENA : Elles t'y conduisent... respire.

*Anne prend la main de Martin dans la sienne.*

*Noir.*

## SCENE 21

### ODILE

*Odile est seule devant le grand mur blanc de l'Abbaye. Elle est toute petite dans la blancheur qui la surplombe, à ses pieds une petite valise. Elle se mouche puis prend la valise et disparaît dans le*

Noir.

SCENE 22

ANNE-LA JOIE-TITANE-MARTIN-SERENA

*En plein été. Il est environ huit heures du soir, une demi-heure après les vêpres. Dehors les cigales cessent leur grésillement. Les murs en pierre blanche, incandescents du soleil du jour, tiédissent. Les rayons du soleil couchant filtrent à travers les étroites fenêtres en ogive et inondent l'espace d'une lumière rosée. Anne et La Joie-Titane se tiennent par la main au bord de la scène. Serena ne les perçoit pas, elle semble attendre.*

ANNE : Angelo di Dio...

L.J.T. : Je suis celui que tu appelles.

ANNE : Che sei il mio custode...

L.J.T. : Depuis l'Infini pour te guider, je suis venu petit à tes côtés.

ANNE : Illumina, custodisci, reggi e governa me...

L.J.T. : Dans le temps céleste qui t'appelle je n'ai que toi et je te suis donné...

ANNE : Che ti fui affidata dalla bontà celeste...

L.J.T. : À la source de bonté qui me gouverne, je te conduirai.

ANNE : E così sia. J'ai peur en commençant.

L.J.T. : Nous nous aiderons. Je te guiderai et tu m'enseigneras qui te vient.

*Martin entre.*

MARTIN : (*à Serena*) Bonjour, je t'ai fait attendre, excuse-moi.

SERENA : C'est bon pour une fois (*elle rit*). Bonjour.

MARTIN : (*tendant une cassette*) C'est pour Anne. (*Lui donnant un album contenant quelques dessins*) Ceci c'est pour toi.

SERENA : (*prenant la cassette et l'album*) Oh... merci.

MARTIN : C'est moi qui... je...

SERENA : (*faisant le geste de l'ouvrir*) Je peux ?

MARTIN : Comme tu veux.

*Serena ouvre l'album et regarde les dessins.*

MARTIN : Il n'y a pas d'histoire. Enfin, si, mais... c'est après l'autre fois. C'est venu comme ça... merci.

SERENA : C'est beau... c'est toi qui écris ce qu'ils disent ?

MARTIN : Oui. C'est un homme qui doit tuer quelque chose en lui pour continuer à vivre. Ça peut se dire comme ça, mais tu verras...

SERENA : (*lisant*) "... je saignerai comme un animal qu'on vide de la vie par lampées de sang noir, il y aura en moi comme une mort..."

MARTIN : Ce n'est pas fini, je...

SERENA : C'est un don de dire ça comme ça...

MARTIN : Tu veux dire ?

SERENA : D'inventer des histoires qui aident à comprendre.

MARTIN : Je ne sais pas.

SERENA : Si. Un petit peu chaque jour... des histoires pleines de couleurs. Attends-moi, je vais chercher quelque chose... (*Elle sort.*)

*Un temps. Martin est de dos. Il respire paisiblement. Il se met à dessiner sur le calepin que lui a donné Anne. Il lève de temps à autre la tête et semble considérer la hauteur de la voûte qui le surplombe. Il marche, analyse de plus près la texture des murs, leur couleur, puis baisse la tête. Il considère longuement l'espace qui l'entourne. Il s'assied par terre et dessine. Imperceptiblement il se met à écrire...*

MARTIN : Je ne sais presque rien de ce que je dessinerai. J'écris ton histoire. Sans toi. Je suis avant la première page. J'entre. Une bâtisse en pierre blanche qui se dresse pesante dans le champ de lavande au milieu duquel elle semble flotter. Tu vois les couleurs ? Je n'ai pas le souvenir d'avoir franchi de porte. A l'intérieur, tu es devant moi, tu parles d'une joie qui s'enfonce en toi de tout son poids chaud comme deux mains dans une pâte à pain. Tu me dis que nous avons grandi mais que ça ne nous séparera jamais. Pourquoi me dis-tu que tu m'aimes si nous nous séparons ? (*Un temps.*) Tu marches en rond, si fine dans ta tunique. Parfois tu lèves les yeux au ciel comme on fait sous les arbres en forêt, à en perdre l'équilibre. Tu marches comme d'avoir pris l'habitude de ne pas abîmer les fleurs d'un parterre invisible. Pourquoi ne me prends-tu pas par la main pour courir derrière notre amour qui s'en va ? (*Un temps*) Tu vois les couleurs ?

*Il ferme les yeux, la Joie-Titane lui chuchote à l'oreille...*

MARTIN : Ouvre le chemin et apprends-moi.

*Noir.*

Bruxelles, le 27 février 2002